

ALBERT CARACO

LE
BRÉVIAIRE
DU
CHAOS



L'Age d'Homme

1982

Le Bréviaire du Chaos

Du même auteur
aux éditions
L'Age d'Homme

Philosophie

Essai sur les limites de l'esprit humain

La France baroque

L'Homme de lettres

Ma confession

Obéissance et servitude

L'ordre et le sexe

Simple remarques sur la France

Sur la religion

Le désirable et le sublime

Huit essais sur le mal

L'art et les nations

Le tombeau d' l'Histoire

Le galant homme

Les races et les classes

La luxure et la mort

Littérature

Post mortem

L'œuvre complète comportera une quarantaine de volumes.

Albert Caraco

(10 juillet 1919 - septembre 1971)

Le livre

Litanie inspirée et somptueux poème baroque, le *Bréviaire du Chaos* nous assène des évidences que, trop frivoles et trop lâches, nous n'osons plus regarder en face.

L'auteur

Penseur, prophète, esprit universel d'une vaste culture, Albert Caraco est né le 10 juillet 1919 dans une famille séfarade du Levant. Il migra avec ses parents à travers l'Europe centrale (Vienne, Prague, Paris), et se réfugia en Uruguay, Amérique du Sud, à la veille de la Seconde guerre mondiale.

De retour à Paris, constatant le désastre produit sur les hommes et les nations par ce conflit idéologique, il ne retarda son suicide que par égard pour ses parents.

Dans l'attente de la fin qu'il s'était fixée - et qui survint au lendemain de la mort de son père, - il passa plusieurs heures chaque jour à remplir des cahiers d'une écriture mécanique et hiéroglyphique, sans ratures.

L'œuvre inclassable et gigantesque d'Albert Caraco est encore en partie inédite. A *L'Age d'Homme*, ses Œuvres complètes en cours de publication comptent actuellement vingt-deux volumes. Parmi lesquels *Le Bréviaire du Chaos*, une des pièces les plus brèves, constitue peut-être la quintessence.

Imprécations sublimes ciselées dans une langue d'une beauté classique, étincelante, magnifique, Albert Caraco restera le prophète incontournable du XXe siècle.

Témoignage

Au cours des années 80, j'ai adressé vingt lettres aux revues et aux journaux les plus en vue pour leur signaler l'œuvre magnifique du dernier prophète du XXe siècle : Albert Caraco.

Or, nul chroniqueur n'a osé relever le défi de parler de cet écrivain immense, de cet imprécateur, de cet étonnant prophète au style étincelant. Jamais depuis Nietzsche il n'y eut philosophe de cette envergure. A côté d'Albert Caraco, nos plus grands auteurs sont des nains !

Il faut absolument lire son *Bréviaire du Chaos* paru aux *Éditions l'Âge d'Homme* à Lausanne, 128 pages de dynamite et d'intelligence, un feu d'artifice de pessimisme lucide et de vérités dérangeantes.

«Le monde, que nous habitons, est dur, froid, sombre, injuste et méthodique, ses gouvernants sont ou des imbéciles pathétiques ou de profonds scélérats, aucun n'est plus à la mesure de cet âge, nous sommes dépassés, que nous soyons petits ou grands, la légitimité paraît inconcevable et le pouvoir n'est qu'un pouvoir de fait, un pis-aller auquel on se résigne.

Si l'on exterminait, de pôle en pôle, toutes les classes dominantes, rien ne serait changé, l'ordre instauré voilà cinquante siècles n'en serait même pas ému, la marche à la mort ne s'arrêterait plus un seul jour et les rebelles triomphants n'auraient plus que le choix d'être les légataires des traditions caduques et des impératifs absurdes.

Le Bréviaire du Chaos

La farce est terminée, la tragédie commence, le monde se fera toujours plus dur, plus froid, plus sombre et plus injuste, et malgré le chaos envahissant, toujours plus méthodique : c'est même l'alliance de l'esprit de système et du désordre qui me paraît son caractère le moins contestable, jamais il ne se verra plus de discipline et plus d'absurdité, plus de calcul et plus de paradoxes, enfin plus de problèmes résolus, mais résolus en pure perte.»

Un auteur prodigieux, un magnifique style classique, la langue française portée à sa perfection, des idées pour le moins dérangeantes, une fusée d'intelligence pour sauver la planète ou une simple bombe à retardement.

Texte à lire à haute voix dans toutes les écoles.

Marc Schweizer (1982)

Sites à visiter :

Philippe Annaba

<http://philippe.annaba.free.fr>

Jil Silberstein

<http://albertcaraco.free.fr>

Bruno Deniel-Laurent

www.denilaur.free.fr/caracoimprecateur.htm

Nous tendons à la mort, comme la flèche au but et nous ne le manquons jamais, la mort est notre unique certitude et nous savons toujours que nous allons mourir, n'importe quand et n'importe où, n'importe la manière. Car la vie éternelle est un non sens, l'éternité n'est pas la vie, la mort est le repos à quoi nous aspirons, vie et mort sont liées, ceux qui demandent autre chose réclament l'impossible n'obtiendront que la fumée, leur récompense.

Nous, qui ne nous payons de mots, nous consentons à disparaître et nous nous approuvons de consentir, nous n'avons pas choisi de naître et nous nous estimons heureux de ne survivre nulle part à cette vie, qui nous fut imposée plus qu'elle ne nous fut donnée, vie pleine de soucis et de douleurs, aux joies problématiques ou mauvaises. Qu'un homme soit heureux, qu'est ce que cela prouve? Le bonheur est un cas d'espèce et nous ne regardons qu'aux lois du genre, nous raisonnons à partir d'elles, c'est elles que nous méditons et que nous appro-fondissons, nous méprisons quiconque cherche le miracle et nous ne sommes gourmands de béatitudes, notre évidence nous suffit et notre précellence ne se renferme pas ailleurs.

Chacun de nous meurt seul et meurt entier, ce sont deux vérités que la plupart refusent, car la plupart sommeillent tout le temps qu'ils vivent et craignent de se réveiller au moment de périr.

La solitude est l'une des écoles de la mort et le commun ne s'y rendra jamais, l'intégrité ne s'obtient pas ailleurs, elle est aussi la récompense de la solitude et s'il fallait départager les hommes, les hommes formeraient trois races : les somnambules, qui sont légion ; les raisonnables et sensibles, qui vivent sur deux plans et qui, sachant ce qui leur manque, s'efforcent de chercher ce qu'ils ne trouvent point; les spirituels nés deux fois, qui marchent à la mort d'un pas égal pour mourir seuls et pour mourir entiers, quand d'aventure ils ne choisissent le moment, l'endroit et la façon, afin de marquer leur mépris des contingences.

Les somnambules sont les idolâtres, les raisonnables et sensibles, les croyants ; les spirituels deux fois nés adorent en esprit ce que les premiers n'imaginent pas et que les seconds ne conçoivent pas, car ils sont hommes pleinement et comme tels, ils n'iront point chercher ce qu'ils ont obtenu, ni l'adorer, puisqu'ils le sont eux mêmes.

Les villes, que nous habitons, sont les écoles de la mort, parce qu'elles sont inhumaines. Chacune est devenue le carrefour de la rumeur et du relent, chacune devenant un chaos d'édifices, où nous nous entassons par millions, en perdant nos raisons de vivre.

Malheureux sans remède nous nous sentons bon gré mal gré engagés le long du labyrinthe de l'absurde et nous n'en sortirons que morts, car notre destinée est de multiplier toujours, à seule fin de périr innombrables. A chaque tour de roue, les villes, que nous habitons, avancent insensiblement l'une au devant de l'autre, en aspirant à se confondre, c'est une marche au chaos absolu, dans la rumeur et le relent. A chaque tour de roue, le prix des terrains monte et dans le labyrinthe engloutissant l'espace libre, le revenu du placement élève, au jour le jour, un cent de murs. Car il est nécessaire que l'argent travaille et que les villes, que nous habitons, avancent, il est encore légitime qu'à chaque génération, leurs maisons doublent d'altitude et l'eau vînt elle à leur manquer un jour sur deux. Les bâtisseurs n'aspirent qu'à se soustraire à la destinée, qu'ils nous préparent, en allant vivre à la campagne.

Le monde s'est fermé, comme il l'était avant les Grandes Découvertes, l'an 1914 marque l'avènement du second Moyen Age et nous nous retrouvons dans ce que les Gnostiques appelaient la prison de l'espèce, en l'univers fini, dont nous ne sortirons jamais.

C'en est fait de cet optimisme, qui fut le lot de tant d'Européens et durant quatre siècles, la Fatalité rentre dans l'Histoire et nous nous demandons soudain à quoi nous nous acheminons, nous nous interrogeons sur le pourquoi de ce qui nous arrive, la belle confiance de nos pères en un progrès sans limites, accompagnant une vie toujours plus humaine, s'est donc évanouie : nous tournons dans le cercle et nous ne parvenons plus même à concevoir nos œuvres.

C'est dire que nos œuvres nous dépassent et que le monde, transformé par l'homme, échappe une nouvelle fois à son intelligence, plus que jamais nous bâtissons dans l'ombre de la mort, la mort sera la légataire de nos fastes et l'heure du dénudement approche, où nos traditions iront tomber, l'une après l'autre, comme des vêtements, nous laissant nus, afin que nous soyons jugés, nus au dehors et vides au dedans, l'abîme sous nos pieds, le chaos sur nos têtes.

Les hommes sont à la fois libres et noués, plus libres qu'ils ne le souhaitent, plus noués qu'ils ne le discernent, la foule des mortels se composant de somnambules et l'ordre n'ayant jamais intérêt à ce qu'ils sortent du sommeil, parce qu'ils se rendraient ingouvernables. L'ordre n'est pas l'ami des hommes, il se borne à les régenter, rarement à les policer, plus rarement encore à les humaniser.

L'ordre n'étant pas infaillible, c'est à la guerre qu'il appartient un jour de réparer ses fautes, et l'ordre les multipliant de plus en plus nous allons à la guerre, la guerre et l'avenir semblent inséparables. Telle est l'unique certitude la mort est, en un mot, le sens de toute chose et l'homme est une chose en face de la mort, le peuples le seront pareillement, l'Histoire est une passion et ses victimes légion, le monde, que nous habitons, est l'Enfer tempéré par le néant, où l'homme refusant de se connaître, préfère s'immoler, s'immoler comme les espèces animales trop nombreuses, s'immoler comme les essaims de sauterelles et comme les armées de rats, en s'imaginant qu'il est plus sublime de périr, de périr innombrable que de le repenser enfin, le monde qu'il habite.

Notre jeunesse se sent condamnée et c'est pourquoi les universités fermentent, elle a raison, nous avons tort et nous lui préparons une nouvelle guerre.

L'ordre et la guerre sont liés, notre morale ne l'ignore point, il suffit de se reporter à l'enseignement des grands moralistes : telle est l'unique certitude et nous n'imaginons l'état de paix perpétuelle, l'ordre n'y résisterait pas. Notre jeunesse a pénétré cette relation de convenance, elle a compris l'enchaînement de nos valeurs et de ses infortunes, c'est une découverte irréversible désormais.

Le paradoxe est qu'en ayant raison notre jeunesse a tort car en cet univers, que l'uniformité menace, les peuples ne sont pas contemporains les uns des autres, il est encore assez de nations où la jeunesse est prête à s'immoler. Nos jeunes gens croient ils qu'il suffit ici bas de déclarer la paix au monde, pour que le monde vous écoute ? Nous sommes en Enfer et nous n'avons le choix que d'être des damnés que l'on tourmente ou les diables préposés à leur supplice.

Le siècle est à la mort et la mort est sur nous, nous avons assez de moyens pour que chaque homme soit quarante fois tué, déjà nous ne savons que faire de nos armes, les bâtiments ne nous suffisent plus, déjà nous creusons les montagnes et c'est dans les entrailles de la terre que nos moyens de mort s'entassent.

Notre œcumène paraît l'arsenal et c'est par dizaines de millions que les humains besognent pour la guerre, nous n'imaginons plus de rompre ce tempérament où la morale et l'intérêt passèrent alliance, notre jeunesse payera demain le prix du paradoxe, elle l'éprouve, elle s'insurge et nous ne pouvons lui promettre le miracle, nous n'osons même plus la sermonner, nous sentons qu'elle est déjà condamnée et que les révolutions ne changeront son lot. Il est trop tard, l'Histoire ne s'arrête plus, nous sommes emportés par elle et l'inclinaison de ses plans nous défend d'espérer un ralentissement quelconque, nous allons à la catastrophe planétaire et l'univers est plein de gens qui la souhaitent et la souhaiteront de plus en plus, pour échapper à l'ordre, un ordre toujours plus absurde et qui ne se maintient qu'au préjudice de la cohérence et, partant, de l'humanité de l'homme.

C'est pour la mort que nous vivons, c'est pour la mort que nous aimons et c'est pour elle que nous engendrons et que nous besognons, nos travaux et nos jours se suivent désormais à l'ombre de la mort, la discipline que nous observons, les valeurs que nous maintenons et les projets que nous formons répondent tous dans une seule issue : la mort.

La mort nous moissonnera mûrs, nous mûrissons pour elle et nos petits neveux, qui ne seront plus qu'une poignée d'hommes à la surface de cet océan en cendres, n'arrêteront de nous maudire, en achevant de brûler tout ce que nous adorons. Nous adorons la mort sous des figures empruntées et nous ne savons que c'est elle, nos guerres sont des sacrifices de louange où nous nous immolons en l'honneur de la mort, notre morale est une école de la mort et les vertus, dont nous faisons estime, n'auront jamais été que des vertus de mort. Nous ne sortons de là, nous ne pouvons changer l'ordre du monde, nous sommes condamnés à porter ce qui nous écrase, en appuyant ce qui nous désassemble, il ne nous reste qu'à périr ou qu'à tuer, avant que de mourir nous mêmes et fût ce les derniers, une troisième voie, je le dis hautement, est impossible.

L'Enfer, que nous portons en nous, répond à l'Enfer de nos villes, nos villes sont à la mesure de nos contenus mentaux, la volonté de mort préside à la fureur de vivre et nous ne parvenons à discerner laquelle nous inspire, nous nous précipitons dans les travaux recommencés et nous nous flattons de nous élever aux cimes, la démesure nous possède et sans nous concevoir nous mêmes, nous bâtissons toujours.

Le monde ne sera bientôt plus qu'un chantier où, pareils aux termites, des milliards d'aveugles, embesognés à perdre haleine, besogneront, dans la rumeur et le relent, comme des automates, avant que de se réveiller, un jour, en proie à la démence et de s'entr'égorger sans lassitude. En l'univers, où nous nous enfonçons, la démence est la forme que prendra la spontanéité de l'homme aliéné, de l'homme possédé, de l'homme dépassé par les moyens et devenu l'esclave de ses œuvres. La folie couve désormais sous nos immeubles de cinquante étages et malgré nos empressements à la déraciner, nous ne viendrons à bout de la réduire, elle est ce dieu nouveau, que nous n'apaiserons plus même en lui rendant une façon de culte : c'est notre mort qu'incessamment elle réclame toute.

Lorsqu'on voudra savoir quels furent nos dieux véritables, il faudra nous juger selon nos œuvres et jamais selon nos principes. Alors l'on ne sera pas embarrassé de répondre et l'on dira ce que nous nous empêcherons de dire et même de penser : Ils adoraient la folie et la mort.

En vérité, nous n'adorons plus autre chose, mais nous n'en pouvons toujours convenir, parce que la folie et que la mort sont le dernier achèvement des religions révélées et que ces religions les renfermaient en puissance, la foi chrétienne la première. Nous avons mis la folie et la mort sur les autels, nous professons et la démence et l'agonie de la Divinité suprême, que reste-t-il après cela, je le demande à tous ?

Il reste à payer la rançon du paradoxe et je prévois qu'elle sera payée, c'est maintenant que les idées, avec lesquelles on joua, se mettent à jouer avec les hommes et que les hommes en épuiseront la démesure. Nous n'échapperons plus à rien et rien ne nous fera plus grâce, l'ordre que nous perpétuons ne sera jamais réforme, la folie et la mort restent ses fondements, il en est solidaire et ne pouvant changer d'aplombs, il mourra de ce qui le soutient malgré nous.

Car les idées sont plus vivantes que les hommes, c'est par les idées que les hommes vivent et c'est pour elles qu'ils mourront sans murmurer. Or, toutes nos idées sont meurtrières, aucune d'elles n'obéit aux lois de l'objectivité, de la mesure et de la cohérence, et nous, qui perpétons ces idées, nous marchons à la mort comme des automates.

Nos jeunes gens seront les premiers à périr, ils savent qu'ils sont des victimes rituelles, ils jugent l'univers destitué de sens et nous ne pouvons les désapprouver, notre mauvaise foi grandit sans cesse et nous fait chanceler dans nos réponses. Que leur dirons nous désormais ? Le dialogue est impossible, parce qu'ils ont raison et qu'ils seront enveloppés avec les fous, les sots et les menteurs dans une même destinée.

La Révélation nouvelle a beau nous sembler plus que nécessaire, il faut auparavant que le scandale éclate et que nos idées meurtrières épuisent leur démenche en exhalant leur malfaisance, nous n'éluderons pas la catastrophe, elle est dans l'ordre et nous en sommes les complices, nous préférons la catastrophe à la réforme, nous aimons mieux nous immoler que repenser le monde et nous ne le repenserons qu'au milieu des ruines.

J'élève un chant de mort sur ce qui va périr et face à nos régents de balle, face à nos imposteurs mitrés et face à nos savants, dont la plupart n'atteignent pas l'âge d'homme, moi, solitaire et méconnu, prophète de ma génération, muré vivant dans le silence au lieu d'être brûlé, je les prononce, les paroles ineffables et que demain les jeunes gens répéteront en chœur.

Ma seule consolation, c'est que la fois prochaine ils mourront avec nous, les régents et les imposteurs et les savants, il ne subsistera de souterrain où ces maudits pourront se soustraire à la catastrophe, il ne subsistera pas d'île en l'océan à même de les recevoir ni de désert en état de les engloutir, eux, leurs trésors et leur famille.

Nous roulerons unis dans les ténèbres sans retour et le puits d'ombre nous accueillera, nous et nos dieux absurdes, nous et nos valeurs criminelles, nous et nos espérances ridicules. Alors et seulement alors, justice sera faite et l'on se souviendra de nous, ainsi que d'un modèle à ne plus imiter et sous aucun prétexte, nous serons l'avertissement des générations montantes et l'on viendra les contempler, les restes hideux de nos métropoles, ces filles du chaos engendrées par quel ordre !

Nos maîtres furent de tout temps nos ennemis et maintenant plus que jamais, plus que jamais nos maîtres sont faillibles, car si nous sommes innombrables, c'est leur faute, voilà des siècles et des millénaires qu'ils veulent que les subalternes multiplient, afin de les embesogner et de les mener à la mort.

Aujourd'hui même que le monde éclate et que la terre manque aux hommes, leur rêve est de construire des maisons ayant cinquante étages et d'industrialiser l'œcumène, sous le prétexte de fournir aux besoins de ces milliards qui naissent, car il leur faut toujours plus de vivants, toujours, malgré ce qu'ils affirment. Ils organisent méthodiquement l'Enfer, où nous nous consomons, et pour nous empêcher de réfléchir, ils nous proposent des spectacles imbéciles, où notre sensibilité se barbarise et notre entendement achèvera par se dissoudre, ils iront consacrer ces jeux en présidant à leur manie avec toute la pompe convenable.

Nous revenons au cirque de Byzance et nous en oublions nos vrais problèmes, mais sans que ces problèmes nous oublient, nous les retrouverons demain et nous savons déjà que lorsqu'ils seront insolubles, nous irons à la guerre.

Quand nous nous effrayons, malgré la stupeur où nous subsistons, les gazetiers s'emploient à dissiper nos craintes et l'on ferait de leurs promesses l'Anthologie de l'Imposture.

Un jour, nous boirons l'eau des pôles, où les banquises serviront à nos besoins; un jour, nous métamorphoserons toute chose en nourritures succulentes ; un jour, les monceaux de déchets s'enfonceront dans les entrailles de la terre, après avoir été massés le long des lignes de fracture, au fond même des océans ; un jour, nous n'aurons plus à travailler pour vivre et nous consumerons le temps à nous distraire; un jour, nous coloniserons, l'une après l'autre, les planètes.

Ces contes à dormir debout sont publiés au moment où les trois quarts de l'espèce vivent plus mal que nos chiens ou nos chats, sans espérance de sortir de leur abjection, au moment où le dernier quart, auquel on promet l'abondance sans limites, a quelque raison de douter de la validité de ces merveilles. Car il suffirait d'une guerre, pour que la fin se répandît, à la vitesse de l'éclair, par vagues successives, à la surface de ce globe et que les survivants de l'horreur absolue, languissent sous le joug de l'antique indigence.

S'il est un Dieu, le chaos et la mort figureront au nombre de Ses attributs, s'il n'en est point, cela revient au même, le chaos et la mort se suffisant jusqu'à la consommation des âges. N'importe ce que l'on encense, on est la proie de l'ombre et de la dissolution, n'importe ce que l'on adore, on n'évitera rien, les bons et les méchants n'ont qu'une destinée, un seul abîme accueille les saints et les monstres, l'idée du juste et de l'injustice n'a jamais été qu'un délire, auquel nous sommes attachés pour des raisons de convenance.

En vérité, la source des idées religieuses et morales est en l'homme, la chercher hors de l'homme est un non-sens, l'homme est un animal métaphysique et qui voudrait que l'univers n'existât que pour lui, mais l'univers l'ignore et l'homme se console de cette ignorance en peuplant l'étendue de dieux, dieux faits à son image. Ainsi nous parvenons à vivre en nous payant de raisons creuses, mais ces raisons si belles et si consolantes tombent à rien, quand nos yeux s'ouvrent sur la mort et le chaos, dont nous vivons enveloppés et toujours menacés. La foi n'est qu'une vanité parmi les vanités et l'art de tromper l'homme sur la nature de ce monde.

Car la nature de ce monde est l'absolue indifférence et c'est encore le devoir du philosophe que de ressembler à la nature de ce monde, sans laisser d'être l'homme qu'il ne pourra cesser d'être : la cohérence, la mesure et l'objectivité sont à ce prix.

Tous les problèmes seraient résolus par l'objectivité, la mesure et la cohérence, mais comme la plupart des hommes en sont incapables, tous les problèmes restent insolubles, la catastrophe est à jamais la seule école où les indignes recevront l'enseignement que la sottise et que la folie leur méritent.

Nous ne pouvons changer les somnambules en voyants ni faire goûter la lumière à ces aveugles de naissance, la loi de l'ordre est que la masse de perdition ne sera pas sauvée et qu'elle se console de sa perte en engendrant à perdre haleine, afin d'être innombrable et de fournir sans lassitude une légion de victimes. Nous entrevoyons ce qui nous attend et nous réglons notre conduite sur ce que nos yeux nous enseignent, mais c'est en éprouvant aussi que la plupart des mortels ne discernent rien et qu'ils ne sortent de leur rêve que pour tomber dans le désespoir, eux qui n'ont d'autre loi que de subir ce qu'ils n'entendent.

L'heure des exorcismes et des conjurations, elle est passée; quoi qu'il arrive, il est passé, le temps de la prière. Nos religions ne nous servent plus de rien et les croyants n'ont plus de raison d'être, car les premières nous égarent sur notre évidence et les seconds ne repenseront pas le monde: or, si le monde, que nous habitons, n'est repensé, nous n'y subsisterons trois générations de plus, nous ne pouvons nous égarer trois générations de suite sur notre évidence.

Nous avons désormais des moyens, qui nous jugent, et nos systèmes inspirés ne sauraient prévaloir sur eux, le temps de la pensée prélude et l'heure de la méditation commence. En vérité, la masse de perdition, ce sont les croyants qui la forment, les croyants sont de trop entre notre avenir et nous, aussi la mort sera-t-elle leur récompense et jamais il n'en parut de plus juste. Il n'est pas bon que des aveugles nous gouvernent et qu'ils soient honorés, parce qu'ils sont aveugles : il n'est pas légitime que des Chefs d'État se fassent un titre de leur superstition ni qu'ils honorent désormais de leur présence les cérémonies d'un culte. Un homme digne de ce nom, au siècle d'à présent, ne croit à rien et s'en fait gloire.

Nous avons besoin d'une Révélation nouvelle, en attendant, les précédentes sont caduques ou pis: ce sont des sources de désordre. Nous allons à la mort avec l'appui de toutes les autorités morales.

Avec la sanction de toutes les autorités religieuses, nous allons à la mort universelle et rien n'y fait empêchement, nos traditions nous approuvent hautement d'y tendre et nos valeurs à l'égal de nos intérêts nous poussent dans le même sens, jamais il ne s'est vu d'accord plus unanime. La Terre est devenue l'autel des holocaustes et l'humanité, prise de vertige, y monte s'immoler, foulant aux pieds les rares, qui dénoncent l'imposture.

Nous savons maintenant et maintenant qu'il est déjà trop tard, nous savons que tout sacrifice n'est ici bas qu'une imposture et l'imposture la plus signalée, mais nous l'avons appris au moment de périr. Demain la Révélation nouvelle éclairera les restes de l'humanité sur ce que l'immolation aura d'absurde, la génération présente est déjà condamnée, il n'est plus de retour, l'autel des holocaustes fume et notre espèce va l'alimenter, l'alimenter avec des cris d'amour, en l'espérance d'échapper à sa condition, à sa condition devenue inhumaine.

La foi ne sauve plus les hommes, que dis je ? elle les précipite au-devant de leur mort, la foi n'est qu'une gourmandise et qu'une fornication, mais gourmandise et fornication ne nous enseignent pas à réfléchir.

Car il ne s'agit plus de se donner, ce serait trop facile ; il ne s'agit plus de porter sa croix, ce serait trop commode; il ne s'agit plus d'imiter un tel et moins encore de le suivre, ce ne serait plus qu'un chemin de fuite : il s'agit désormais de repenser le monde et d'arpenter notre évidence, de mesurer et de peser et de jeter de nouveaux fondements, ces devoirs là passent avant les autres.

Or, ils ne semblent pas à la portée de la majorité des hommes, aussi la plupart des humains, ne pouvant les remplir, seront coupables, coupables et punis, sans même entendre à ce qui leur arrive. La masse de perdition est l'œuvre du chaos, elle est chaos et retourne au chaos, nous n'avons pas à pleurer sur sa mort, parce qu'elle est la légion des ombres et que les ombres avortées n'ont qu'un semblant de vie au sein de l'équivoque : c'est pour ces ombres que les religions étaient faites, elles les consolaient de leur abjection, mais elles perpétuaient leur abjection.

Nous ne savons quels dieux adoreront les siècles à venir, nous croyons à l'avènement d'un ordre où le principe féminin prendra la place, que nous réservons au Père dans le Ciel, devenu parmi nous le Père du chaos et de la mort.

Nous approuvons la promotion de Marie: Marie, qui n'était rien dans les Quatre Évangiles, achève de monter au Ciel, dont elle prend possession au bout de deux mille ans, elle est *Magna Mater* ressuscitée et Jésus n'est plus que son appendice, mais il lui manque toujours une moitié d'elle-même. Les siècles à venir restaureront l'intégrité de la Déesse, car il ne suffit pas qu'elle soit Vierge et Mère, il faut encore qu'elle soit Prostituée et qu'elle absorbe la figure de Madeleine, où l'appoint de l'intégrité réside.

Alors et seulement alors, nous pourrons célébrer le mariage du Ciel et de la Terre, alors et seulement alors nous renoncerons à l'idée de sacrifice, alors et seulement alors la paix sera perpétuelle et le principe féminin maître absolu du monde, ainsi qu'avant l'Histoire, alors et seulement alors le mouvement s'arrêtera pour que l'immobilité règne, alors et seulement alors le centre sera reconquis et l'étendue organisée à partir de ce centre.

Mais rien, auparavant, ne sera résolu, car nous ne pouvons changer de principe, sans que la démesure règne et sans que le scandale éclate, la bonne volonté ne suffit pas à préserver un ordre, que l'avenir rejette et qui se perpétue en épuisant notre évidence, ordre de mort et dont le chaos sera légataire.

Nous ne pouvons éviter le malheur ni sa logique sans défaut, nous sommes condamnés à subir le déroulement des phases, les unes prévisibles, les autres imprévues, nous n'arrêterons pas le mouvement, qui nous emporte les hommes continueront d'engendrer, les femmes d'enfanter et pour nourrir la masse de perdition, tout sera mis en œuvre et le futur hypothéqué.

Nos descendants, réduits à quelque fraction infime de l'humanité présente, hériteront d'un monde ravagé, dont la beauté ne sera plus qu'un souvenir, ils passeront des siècles à le restaurer, ils limiteront leurs naissances, afin que le sol se repose et que les eaux se purifient, ils n'auront garde de violenter cet œcumène ni de chercher leurs dieux de ses lois, ils n'immoleront plus cette évidence à l'illusion de la transcendance, ils resteront fidèles à la Terre en obligeant le Ciel à la sanctifier.

Et c'est pourquoi nous marchons à la mort, sans espérance de refuge, aliénés et possédés, l'Histoire ne nous faisant grâce et nous livrant à la Fatalité, toujours plus forte à raison de nos œuvres. Il est trop tard, telle est l'unique certitude, nous sommes en morceaux et nous ne parvenons plus même à supposer une synthèse, nous ne pouvons déjà nous concevoir et nous ne répondons de nous, nous nous cherchons en nous fuyant et nous trouvons dans cette fuite un art de nous soustraire à notre cohérence.

Le mouvement, qui ne s'arrête plus, nous désassemble et nous y consentons avec délices, nous approuvons tout bas ce que nous affectons de déplorer, nous jouissons de ce chaos insinué dans l'ordre le plus despotique et nous prenons nos libertés de mort au préjudice de nos fins.

L'humanité veut pleinement ce qu'elle doit subir, ce qu'elle avait elle l'abdique et nous ne l'obligerons à se démentir, elle refuse de comprendre le peu qu'elle démêle, elle abomine ceux qui l'avertissent et d'un commun accord ils seront réduits au silence par le pouvoir civil et le pouvoir religieux, les rares qui détrompent les aveugles en émouvant les sourds.

La liberté d'incohérence a remplacé les autres et nous n'y renoncerons plus, les arts l'illustrent et les lettres y renvoient, que dis je ? les sciences s'en avouent et les plus grands savants renoncent à l'idée même de synthèse.

Or, l'idée de synthèse ôtée, la cohérence est impossible et l'Humanisme n'est plus qu'un vain mot; voilà longtemps que la mesure n'est plus à la mode et nul ne songe à la garder, mais avec elle un deuxième élément de l'Humanisme tombe ; à l'égard troisième, l'objectivité, nous n'avons plus le recul nécessaire et c'est un autre paradoxe que le triomphe de la subjectivité parmi les hommes d'à présent, malgré la leçon des sciences, plus objectives que jamais.

Voilà pourquoi le labyrinthe est la figure de notre évidence, car son image nous rend le précis du temps, le labyrinthe est légion et nous ne parvenons déjà plus à nous aboucher, nous n'avons plus de dénominateur commun, nous sommes irréels et nous nous approuvons de l'être. Le mot communication serait-il à la mode si la communion n'était problématique ? En vérité, nous sommes une légion de solitudes et, cependant, nous roulons confondus, en proie à ce qui nous mêlant, n'arrête de nous isoler.

Nous ne sortons du faux que la fureur aidant, mais dès que nous nous ramenons, nous rentrons dans le faux et ne pouvant aller au vrai, sans tomber dans le désespoir et le déchaînement, nous parlons d'authenticité, pour n'avouer que nous mentons encore.

Nous sommes parvenus à mentir sur deux plans et nous les opposons, afin de nous persuader que l'objectivité garde ses droits, nous parlons même de dialectique au moment de changer de plan, le capital de la besogne est de nous agiter au lieu de nous mouvoir et de nous soustraire à la confrontation au lieu de la chercher.

Ainsi nous fermentons dans une sphère close, nous nous y donnons en spectacle et la logomachie triomphe à tous les coups, mais cette sphère est emportée par une Histoire devenue fatale et que nous déterminerons de moins en moins, un tourbillon auquel nos œuvres imprimèrent malgré nous une secousse décisive et que nos idées ne rattrapent. Nous avons cessé de nous concevoir nous-mêmes, nous ne nous prenons plus en charge et nous sombrons dans un état qui nous agrée et dont la catastrophe seule nous fera sortir, nous manquons de virilité face à notre évidence, nous sommes femmes devant le destin.

Nos intellectuels ne savent que jouer et nos spirituels ne savent que mentir, aucun ne songe à repenser le monde, aucun ne nous propose les moyens d'arpenter l'évidence, ils veulent tous faire carrière et l'on admire l'art avec lequel ils se ménageront les uns les autres et sans blesser les convenances.

Nous devenons de plus en plus conservateurs et nous en arrivons à maintenir les vieilleries les plus caduques et les plus honteuses, nos révolutions sont purement verbales et nous changeons les mots pour nous donner l'illusion de réformer les choses, nous avons peur de tout et de nous-mêmes, nous trouvons le moyen d'évacuer l'audace en enchérissant sur l'audace et d'embesogner la folie en outrant la folie, nous ne nous opposons à rien et nous faisons tout avorter, c'est le triomphe de la démesure inféodée à l'impuissance. Avec cela, nous marchons à la mort, je dis : la mort universelle, à quelque reste près, commise à la fermer, l'Histoire. Nos traditions nous l'auront prophétisée, ces traditions-là sont cohérentes et lorsque nous les traduisons en ridicule, nous sommes de mauvaise foi, nulle assurance ne prévaut sur leurs annonces et nulle probabilité ne les exclut.

Nos traditions n'avaient pas menti, parce qu'elles étaient humaines et qu'elles savaient l'homme, malgré leur ignorance de ce monde, et nous, qui savons bien le monde et tellement que nous le violenterons de plus en plus, nous commençons d'ignorer l'homme, non faute de moyens, mais à raison d'un tour d'esprit, qui nous aveugle sur nous-mêmes.

L'homme étant dépassé, ne peut qu'il ne soit misérable et nous nous refusons d'en convenir, cette misère-là nous gêne, elle traverse nos desseins et nous l'exorcisons, nous la fuyons et nous la reculons, car elle annonce la faillite de nos œuvres. Or, le dépassement est notre idole et nous lui sacrifions désormais la cohérence, nous renonçons pour l'amour d'elle à l'idée de synthèse, nous brûlerons l'une après l'autre nos valeurs et nos raisons de vivre, mais l'idole est insatiable et nous serons contraints de nous offrir en holocauste.

Ce que nos jeunes gens désespérés auront appris à faire, nous le ferons demain par millions, la concrétisation sera l'acte par excellence où la folie et la sagesse opéreront, en un dépassement suprême, leur synthèse, afin que la mort soit seule vivante et que le chaos seul revêtu des attributs de l'ordre.

Le retour à la source est le premier devoir ou c'en est fait de l'homme. Aussi les rares penseurs dignes de ce nom s'occupent-ils d'ontologie et d'étymologie, afin de rétablir une métaphysique, alors que les petits esprits, soucieux d'être avec la mode, s'abîment dans la contemplation du social, ce détail subalterne.

Car la société n'est rien. C'est une forme et dont la masse de perdition sera le contenu, c'est la mêlée des somnambules spermatiques, c'est une chose méprisable infiniment et dont le philosophe n'aura point souci. L'Histoire est l'œuvre des grands hommes et le champ clos où se mesurent les élites, la foule est admise au spectacle et quand elle est enveloppée dans sa ruine, ses morts ne comptent pas plus que des mouches.

L'une des aberrations de notre temps est d'avoir multiplié le tombeau du Soldat Inconnu : nous avons, ce faisant, donné des gages aux pires d'entre les subvertisseurs, l'anonymat servant de bouclier à ceux que le chaos engendre, enfin le chaos a parmi nous des autels et nous l'y révérons déjà. Car les idoles anonymes sont les portes et par où le chaos entre dans la place, les portes resteront ouvertes, afin que le chaos puisse tout envahir.

La catastrophe est nécessaire, la catastrophe est désirable, la catastrophe est légitime, la catastrophe est providentielle, le monde ne se renouvelle pas à moins et si le monde ne se renouvelle, il devra disparaître avec les hommes, qui l'infectent.

Les hommes se sont répandus sur l'univers comme une lèpre et plus ils multiplient, plus ils le dénaturent, ils croient servir leurs dieux en devenant toujours plus innombrables, leurs marchands et leurs prêtres approuvent leur fécondité, les uns parce qu'elle les enrichit, les autres, eux, parce qu'elle les accrédite.

Les savants peuvent nous donner l'alarme, leur voix est presque toujours étouffée, les intérêts de la morale et du négoce forment une alliance indéfectible, l'argent et la spiritualité ne souffrent que le mouvement s'arrête, les marchands veulent des consommateurs, les prêtres veulent des familles, la guerre les effraye moins que le dépeuplement : c'est dans les marchands et les prêtres que l'ordre pour la mort trouve ses appuis les plus fermes.

L'humanité devra se souvenir de cette conspiration et quand le malheur sera devenu le pain de chaque jour, elle devra punir ceux qui la livrent au chaos du seul fait de leur existence.

Le seul remède à la misère, il est en la stérilité des misérables, mais l'ordre pour la mort, l'ordre des marchands et des prêtres, nous défend même d'en parler. Les marchands et les prêtres veulent s'enrichir et dominer, ils veulent le profit matériel et le crédit moral, ils les obtiennent de notre imbécillité, car notre désabusement serait leur fin, comme il serait la fin de la misère.

Nos traditions sont caduques et leurs tenants, des malfaiteurs, ceux qui nous prêchent l'observance ont pour dessein d'éterniser leur établissement et fût-ce au prix de notre mort.

Le devoir est de profaner ce qu'ils révèrent, car sans la profanation, le changement ne prend racine et plus nous tardons à changer, plus nous éprouverons de maux et de martyres. Je parle maintenant à tous et je dis à la masse de perdition qu'elle échapperait à sa perte, en ne formant plus une multitude sans visage, son intérêt sera de tarir désormais les sources de la vie et de comprendre qu'il n'est, d'autre vice en ce bas monde que d'être pauvre, tout pauvre devenant un criminel à partir du moment où suscitant un pauvre, il donne à la misère un nouveau gage.

Nos révolutions ont avorté l'une après l'autre et c'est justice, aucune n'osa toucher à l'essentiel, chacune se voulut la légataire universelle d'un passé, qui refluant sur elle, l'éteignit dans la source. En vérité, nous devons changer d'axe et nous le ferons à coup sûr, après la catastrophe, avant nous reprendrons les mêmes errements et nous n'avancerons d'un pas dans la carrière que nous ouvrirons sans cesse.

C'est le statut familial que nous devons un jour modifier de fond en comble, car les familles traditionnelles sont peuplantes et tous les moralistes publièrent leur louange. Ces moralistes nous les voulons prendre au mot et la fécondité devenant criminelle, nous sévrons un jour contre le crime, en bouleversant le statut familial. A quoi s'ajoute que l'école de la servitude ne réside pas ailleurs et c'est pourquoi les tyrans aiment les familles traditionnelles, où la femme est servante et les enfants, sujets, mais le père - et fût il obscène, ridicule et misérable - le maître en sa maison et l'archétype de nos princes, oui, le vivant modèle de nos dieux et de nos rois !

Cet arrangement aura trop duré, la masse de perdition en est la conséquence. Un monde peuplé d'Onanistes et de Sodomites serait moins misérable que le nôtre, voilà la vérité. Nous sommes malheureux de remplir un devoir imaginaire et de nous conformer à des préceptes révolus, mais le devoir ne nous retire plus de notre abjection et les préceptes nous y font persévérer.

L'ordre moral, qui domina sur nous depuis vingt siècles, a fait son temps et nous en mesurons la barbarie, il se survit et nous en mourrons, innombrables, il réclame à présent la tolérance, qu'il a toujours refusée à ses victimes, il prêche la fraternité, dont il n'eut jamais cure, il parle de se métamorphoser, lui qui se prévalut d'être immuable, il voudrait confisquer le renouveau pour en emplir ses vieilles outres, il abomine ce qui vient et ne pouvant rien empêcher, il se donne en spectacle et nous promet monts et merveilles.

Après la catastrophe, dont il est la première cause efficiente, l'ordre moral sera la victime à son tour et l'on conservera ses restes, pour que la réprobation puisse frapper quelqu'un de vivant parmi nous et que les hommes puissent s'acharner après des hommes, sur lesquels le mal du monde se ramasse et dans lesquels il prenne consistance.

Nous entrons dans la nuit et nous n'en sortirons que réduits à de faibles restes, nous sommes trop nombreux, nous serons plus nombreux et nous serons de plus en plus nombreux, afin que le chaos l'emporte et que la mort se rassasie.

Nos maîtres sont nos ennemis et nos spirituels, nos séducteurs et leurs complices, nous sommes orphelins et nous n'y voulons pas entendre, nous cherchons en tout lieu des pères et des mères, l'on nous en promet jusque dans le Ciel et nous les invoquons du fond de ces abîmes où l'ordre moral nous fait subsister. En l'univers futur, il ne sera de masse de perdition, non parce que les hommes seront tous heureux, mais parce qu'il ne sera plus de masse.

Avec cent millions d'humains, la Terre deviendrait le Paradis ; avec les milliards, qui la dévorent et la souillent, elle sera l'Enfer de pôle en pôle, la prison de l'espèce, la chambre de torture universelle et le cloaque empli de fous mystiques subsistant dans leurs ordures. La masse est le péché de l'ordre, elle est le sous produit de la morale et de la foi, cela suffit pour condamner l'ordre, la morale et la foi, car ils ne servent qu'à multiplier les hommes et qu'à les muer en insectes.

Je suis l'un des prophètes de mon temps et n'ayant droit à la parole, j'écris ce que j'avais à dire. Autour de moi, la folie, la sottise et l'ignorance alternent avec le mensonge et le calcul, les vertus appuyant les unes à l'égal des autres, car le tragique de l'affaire et dont les moralistes ne conviennent, c'est que le monde éclate de vertus, je pense que jamais il ne s'en vit davantage.

Malgré tant de vertus, nous allons au chaos, tant de vertus ne nous préservent de la mort universelle et j'en viens à me demander si les vertus ne sont de trop entre nous-mêmes et la cohérence, la mesure de l'objectivité ? Les vertus ne nous sauvent pas de l'ordre et l'ordre se sert d'elles pour nous perdre, nous sommes à présent les dupes d'un système, qui nous égare sur nos intérêts et nous immole aux siens, en nous persuadant aussi qu'ils sont les nôtres.

Ainsi nous croyons tous bien faire et nous nous abusons à qui mieux mieux, la folie étant notre récompense et notre climat la sottise, où l'ignorance paraît le premier devoir, afin que le mensonge et le calcul aient les mains libres. Nous sommes restés des enfants et nous le resterons, tant que subsiste la famille.

La famille est une institution, qu'il faudra surmonter un jour, elle n'a plus de raison d'être: elle est, dans la majorité des cas, peuplante et l'univers est surpeuplé, de plus elle est la source de nos idées les plus contestables et nous ne pouvons nous payer le luxe de perpétuer les idées fausses parmi des œuvres, dont la justesse épouvante.

On ne doit tolérer que les familles eugéniques et nous savons qu'elles sont rares, les autres finiront par nous sembler indésirables et dans un monde, que la pauvreté menace, toute famille pauvre ajoute à la misère, toute famille pauvre est déjà criminelle, du fait de son existence. Persuadons-nous que la charité n'est qu'un délire et qu'elle flétrit ceux qu'elle enveloppe, il vaut mieux se détruire que d'en être la victime, en servant de trapèze aux âmes charitables.

La promiscuité, le lot des indigents, et ce n'importe le pays ou l'âge, est malgré le silence des autorités religieuses et morales, le comble de l'abjection: or, nul ne s'en est soucié depuis cinquante siècles, parce que l'ordre préférerait l'abjection à son remède, la stérilité. L'ordre fut toujours inhumain et l'ordre moral le plus inhumain de tous.

C'est l'immortalité qui sauvera le monde, c'est le relâche et la mollesse, c'est le refus des sacrifices en tout genre et l'abandon des vertus militantes c'est le mépris de tout ce que nous jugeons respectable et le consentement à la frivolité, c'est l'efféminement qui nous libérera du cauchemar où la virilité nous achemine et dont elle ne reviendra jamais, parce que l'homme est l'époux de la mort et que la mort préside à ses démarches.

La guerre est le climat de l'homme et l'homme s'y prépare, elle est sa raison d'être et si la paix perpétuelle nous était rendue, ainsi qu'avant l'Histoire, en ces temps où la femme était à la fois maîtresse et prêtresse, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel tomberaient de ses mains, et comme avant cinquante siècles, il rentrerait dans le néant, le néant d'où la mort le fait sortir, la mort, l'ordre moral, la guerre et la nécessité des vertus militantes, l'appareil de la barbarie légale et l'instauration de l'inhumanité systématique.

L'homme a besoin de légitimer sa prééminence en organisant le malheur, c'est à ce prix-là qu'il se rend indispensable, mais ce prix-là combien de temps pouvons nous le payer encore ?

En vérité, l'homme n'a pas d'entrailles, sa charité n'aura jamais été qu'un exercice, pour n'être violent il doit se faire violence et l'ordre qu'il instaure a pour soubassement le meurtre.

Les anciens peuples, ceux d'avant l'Histoire, étaient plus simples et plus doux que ceux, auxquels nous devons nos impératifs et nos traditions, ils étaient régis par des femmes et nous les jugeons immoraux, mais c'est la réputation que leurs vainqueurs, dont nous nous inspirons toujours, leur avaient faite. L'homme, à présent, paraît à bout de voie et ses impératifs atroces s'alliant à ses moyens démesurés, il ne lui reste qu'à se préparer à l'holocauste œcuménique, où l'on verra demain le couronnement de ses œuvres.

Car nous ne sortirons de notre Histoire que si nous l'épuisons et nous ne l'épuiserons que nos immolations aidant, il faudra que le monde entier devienne un cimetière, pour que le changement de sensibilité l'emporte, nous ne nous abdiquerons pas à moins, nous aimons mieux notre malheur que la réforme et nous le prouverons, les armes à la main, nous suivrons toujours ceux qui nous enseigneront le chemin de la mort et nous nous estimerons de les suivre.

Le monde, que nous habitons, est dur, froid, sombre, injuste et méthodique, ses gouvernants sont ou des imbéciles pathétiques ou de profonds scélérats, aucun n'est plus à la mesure de cet âge, nous sommes dépassés, que nous soyons petits ou grands, la légitimité paraît inconcevable et le pouvoir n'est qu'un pouvoir de fait, un pis aller auquel on se résigne.

Si l'on exterminait, de pôle en pôle, toutes les classes dominantes, rien ne serait changé, l'ordre instauré voilà cinquante siècles n'en serait même pas ému, la marche à la mort ne s'arrêterait plus un seul jour et les rebelles triomphants n'auraient plus que le choix d'être les légataires des traditions caduques et des impératifs absurdes.

La farce est terminée, la tragédie commence, le monde se fera toujours plus dur, plus froid, plus sombre et plus injuste, et malgré le chaos envahissant, toujours plus méthodique : c'est même l'alliance de l'esprit de système et du désordre qui me paraît son caractère le moins contestable, jamais il ne se verra plus de discipline et plus d'absurdité, plus de calcul et plus de paradoxes, enfin plus de problèmes résolus, mais résolus en pure perte.

La mort étant le sens de toute chose, il est permis de supposer que l'Histoire, ayant commencé, devra finir. Il fut un monde avant l'Histoire et l'on présume que l'Histoire, étant vivante, n'a pas le privilège de l'éternité, le Salut préluant où notre Histoire cesse.

Car la Métaphysique existait bien avant l'Histoire et l'homme est en premier un animal métaphysique, il l'était au moins depuis cent mille ans, lorsque la parenthèse de l'Histoire s'est ouverte et quand elle se sera refermée, l'homme subsistera sans elle, avec ses fins dernières.

Alors et seulement alors, l'Histoire aura pris sens en prenant forme, et devenue un tout, elle sera l'objet des méditations intemporelles de l'espèce, mais aujourd'hui nous ne pouvons que nous interroger sur elle et la subir à l'égal de nos œuvres, sachant qu'elle nous mène à notre perte.

En vérité, nous courons à la mort le long d'un plan toujours plus incliné, nous y glissons et nous nous y précipitons, ivres et consentants, car plus les hommes sont virils et moins ils craignent de périr et plus la mort leur paraît une fête où se renferment leurs raisons de vivre. Car la rançon de nos vertus n'aura jamais été que l'holocauste.

Nous ne pourrons changer nos villes qu'en les anéantissant, et fût-ce avec les hommes, qui les peuplent, et l'heure viendra que nous applaudirons à cet holocauste.

Alors nous ne reculerons plus devant rien et c'est à qui se montrera le plus barbare, nous deviendrons les prêtres du chaos et de la mort, c'est l'ordre qui sera notre victime et nous l'immolerons, pour que l'absurde cesse, nous enchérons sur les fléaux naturels et nous en doublerons la malfaisance. Ainsi nous punirons ceux qui sont nés indésirables et qui se flattaient de multiplier encore, nous leur enseignerons que vivre est un abus, jamais un droit, et qu'ils méritent de périr, parce qu'ils prennent trop de place en ajoutant à la laideur du monde, accablé d'hommes en surnombre.

Nous voulons restaurer et c'est pourquoi nous songeons à détruire, nous voulons retrouver une harmonie et c'est pourquoi nous armons le chaos de notre amour, nous voulons tout renouveler et c'est pourquoi nous ne ferons plus grâce à rien. Car si les vivants forment le choix d'être des insectes et de pulluler dans les ténèbres, la rumeur et le relent, nous sommes là pour les empêcher et sauver l'Homme en les exterminant.

Quand les humains sauront qu'il n'est plus de remède qu'en la mort, ils béniront ceux qui les tuent, pour n'avoir pas à se détruire eux mêmes. Tous nos problèmes étant insolubles et de nouveaux problèmes s'ajoutant sans discontinuer à ceux que nous ne parvenons déjà plus à résoudre, il faudra bien que la fureur de vivre, où nous nous consumons, s'épuise et que l'accablement succède à l'optimisme criminel, qui me paraît la honte de ces temps.

Car la prospérité des pays riches ne durera pas éternellement, au sein d'un monde qui s'enfonce en une misère absolue et comme il est trop tard pour l'en tirer, ils n'auront que le choix d'exterminer les pauvres ou d'être pauvres à leur tour, eux mêmes n'éviteront plus le chaos et la mort, si d'aventure ils se décident pour la solution la plus barbare.

Ainsi, quoi que l'on entreprenne, on n'aboutira qu'à l'horreur, et l'esprit des moyens ne se communiquant à nous, nous suivrons infailliblement Icare dans sa chute ou Phaéton dans son abîme, je ne crois plus à l'avenir de la science et la mutation de l'homme n'étant qu'une chimère double, nos descendants devront se regagner sur le chaos et sur la mort où nous allons nous perdre.

Le monde est laid, il le sera de plus en plus, les forêts tombent sous la hache, les villes poussent, engloutissant toute chose, et partout les déserts s'étendent, les déserts sont aussi l'œuvre de l'homme, la mort du sol est l'ombre que les villes jettent à distance il s'y joint à présent la mort de l'eau, puis ce sera la mort de l'air, mais le quatrième élément, le feu, subsistera pour que les autres soient vengés, c'est par le feu que nous mourrons à notre tour.

Nous marchons à la mort universelle et les mieux avertis le savent, ils savent qu'il n'est de remède à ces calamités déchaînées par les œuvres, ils sont tragiques parmi les frivoles, ils gardent le silence au milieu des bavards, ils laissent espérer les uns ce que les autres leur promettent, ils ne se mêlent plus d'avertir les premiers ni de confondre les seconds, ils jugent que le monde est digne de périr et que la catastrophe est préférable à cet épanouissement dans l'horreur absolue et la laideur parfaite, qui ne nous seront évitées qu'au prix de la ruine.

Que la ruine soit et que la dissolution se parachève ! Nous aimons mieux l'irréparable que la survie dans un avortement recommencé.

Tout se fragmente et tout se désassemble, les notions - que l'on jugeait acquises - se défont, le grand ébranlement prélude et chacun rompt les instruments dont se servaient nos pères.

Dans les pays, où règne la censure, on se consume à nier l'évidence ; dans les pays, où la censure est abolie, on dit n'importe quoi : la différence paraît insensible, car il revient au même de mentir ou de se perdre et l'on présume que ceux là, qui mentent, rejoindront quelque jour ceux qui se sont perdus. Les Muses ont abandonné la Terre et voilà plusieurs générations que les beaux arts sont morts, les imposteurs ont le champ libre et jamais il ne s'en vit de plus incroyables, mais le plus triste est que ceux qui s'opposent à leur imposture, ne nous proposent rien, rien que des platitudes.

Nos villes sont des cauchemars, leurs habitants deviennent pareils aux termites, tout ce qui s'édifie est d'une laideur monstrueuse et nous ne savons plus bâtir de temples, de palais ni de tombeaux, de places triomphales ni d'amphithéâtres. A chaque pas, la vue est offensée, l'oreille abasourdie et l'odorat désespéré, nous nous demanderons bientôt :

- A quoi bon l'ordre ?

Dix mille lieues ne nous avanceront d'un pas, le monde étant de plus en plus le même, à la misère près, qui met un peu de différence entre les nations.

A quoi bon voyager ? A quoi bon s'évader ? nous retrouvons ailleurs tout ce que nous laissons ici, la prison se referme et nous n'en sortirons que morts, la Lune et les Planètes sont inhabitables. Le moyen désormais de croire à la bonté du Ciel, où les Enfers sont légion, Enfers de flammes comme Enfers de glaces ?

Quelle est cette Création de balle, où la vie n'est qu'un épiphénomène et l'homme, un accident ? Quel est cet ordre naturel, où mille avortements préludent à mille agonies, pour une seule réussite ?

Le Beau, le Bon, le Juste et tout ce que nous jugeons adorable, n'est pas le reflet d'une Providence - hélas ! - imaginaire, il est ce qui s'engendre en nous, à partir de nous seuls et nous n'en devons chercher ailleurs ni le modèle ni la fin, il est le fruit de notre précellence même, il prouve aussi que les humains ne sauraient être égaux et qu'il est un abîme entre la masse de perdition, faite à l'image du chaos toujours digne de périr, et les élus, en qui résident la lumière et l'ordre.

Nos savants empliront le monde de jouets coûteux, ce sont de grands garçons, qui jouent à violenter la nature, et que nous admirons parfois à tort, car les services, qu'ils nous rendent, sont de plus en plus problématiques.

Nul ne peut désormais prévoir à quoi nous acheminent telle ou telle découverte, ce sont autant de voies où la Fatalité s'avance et non plus le genre de l'homme, la source a beau partir d'entre nos mains, le cours du fleuve nous échappe, le monde redevient inconnaissable et nous n'en pouvons convenir, sous peine de désespérer les simples, lesquels attendent le miracle et non la catastrophe.

Une remise en ordre est impossible désormais, le monde est en morceaux et nous n'imaginons plus de synthèse au fort d'un changement perpétuel, il faudrait arrêter le mouvement à seule fin de prendre un recul méthodique: or, nous ne sommes maîtres de freiner le flux qui nous emporte, les hommes les mieux avertis éprouvent depuis des années qu'il est trop tard, nous allons au chaos, nous allons à la mort, nous préparons la catastrophe la plus énorme de toute l'Histoire, celle qui fermera l'Histoire et dont les survivants seront marqués pour tous les siècles.

Nous haïssons un monde empli d'insectes et ceux qui jurent que ce sont des hommes, mentent: la masse de perdition n'a jamais été d'hommes, mais de réprouvés et depuis quand mon prochain serait il un automate spermatique ?

S'il faut que ce soit là mon prochain même, je dis que mon prochain n'existe pas et que mon devoir est de ne lui ressembler en rien. La charité n'est qu'une duperie et ceux qui me l'enseignent, sont mes adversaires, la charité ne sauve pas un monde empli d'insectes et qui ne savent que le dévorer, en le souillant de leur ordure: il ne faut ni leur prêter assistance ni mettre empêchement aux maladies, qui les déciment, plus il en meurt et mieux cela vaudra pour nous, car nous n'aurons besoin de les exterminer nous-mêmes.

Nous entrons dans un avenir barbare et nous devons nous armer de sa barbarie, pour être à la mesure de sa démesure et résister à son incohérence, nous n'avons que le choix de maintenir ou d'abdiquer nous n'avons que le choix de contenir ou de céder, nous devons frapper aujourd'hui ceux qui frapperaient demain, telle est du jeu la règle et ceux qui nous implorent, nous puniraient bientôt de l'avoir oubliée.

A quoi bon nous leurrer ? Nous deviendrons atroces, nous manquerons de sol et d'eau, peut-être manquerons nous d'air et nous nous exterminerons pour subsister, nous finirons par nous manger les uns les autres et nos spirituels nous accompagneront dans cette barbarie, nous fûmes théophages et nous serons anthropophages, ce ne sera qu'un accomplissement de plus.

Alors on verra, mais à découvert, ce que nos religions renfermaient de barbarie, ce sera l'incarnation de nos impératifs catégoriques et la présence devenue réelle de nos dogmes, la révélation de nos mystères effroyables et l'application de nos légendes plus inhumaines sept fois que nos lois pénales.

Les arts nous cachaient ces horreurs funèbres et sanglantes, nous goûterons demain ces horreurs dans leur nudité, nous en mourrons, les rares survivants les proscrireont avec les monstres, qui les accèdent et les perpétuent. Nos moyens les plus meurtriers que sont-ce auprès de nos traditions ? Et ces traditions, auxquelles nous tenons plus qu'à nous-mêmes, rencontrent des moyens, qui seront désormais à leur mesure et qui nous forceront, pour la première fois, à rendre gorge, afin que tout soit consommé.

Nous sommes à la fin des temps et c'est pourquoi tout se dissout, notre avenir prélude en multipliant nos désordres, la leçon de l'Histoire est que le changement se paye et que le prix de la métamorphose est le plus élevé qui soit : or, nous nous métamorphosons et fût-ce en dépit de nous-mêmes, nous ne savons ce que nous devenons et les mots servant à nous définir, nous laissent en chemin.

Les formes s'ouvrent et les contenus s'échappent, les poids et les mesures sont faussés, le jugement des hommes les plus avertis s'égare et le mauvais aloi triomphe impunément avec les imposteurs, qui l'accréditent. Nos langues dégénèrent et les plus belles se font laides, et les mieux entendues se font obscures, la poésie est morte, la prose a le choix du chaos ou de la platitude.

Les arts s'évanouirent voilà plusieurs générations et nos artistes les plus en renom ne semblent que d'immenses bateleurs, que le futur méprisera. Nous ne savons ni bâtir ni sculpter ni peindre, notre musique est une abomination, et c'est pourquoi nous restaurons les monuments anciens au lieu de les détruire et c'est pourquoi nous nous rendons conservateurs de tous les styles, double aveu d'impuissance.

Car la simultanéité des styles ajoute à la confusion des formes, le siècle a voulu tout choisir et c'est pourquoi nous n'avons rien trouvé, nous sommes pareils aux mourants, l'Histoire entière se découvre à nous, nous faisant épuiser notre impuissance.

En vérité, nous sommes en pleine agonie au moment où nous présumons de notre force, car une force, qui ne se conçoit pas elle-même, a le chaos pour fin. Notre avenir est une passion et malgré la fureur qui nous anime, le défaut de cohésion nous empêchera d'aboutir à quoi que ce puisse être, enfin nous tournons dans le cercle, en devenant la proie des contenus mentaux plus libres que nous mêmes.

Nous sommes d'ores et déjà perdus, nous renonçons à l'idée de synthèse et nous en arrivons à supposer un accommodement de l'ordre et de l'incohérence, nous nous imaginons pouvoir impunément survivre à ce qui nous défait, nous sommes en morceaux et la première épreuve nous l'enseignera, nous ne nous rétablirons plus et l'horreur nous attend, une horreur indicible et qui ne laissera debout que l'élément intemporel, dont nous n'avons l'intelligence. Car nous allons mourir avec nos œuvres et par nos œuvres.

J'élève un chant de mort sur l'univers et je prévois l'anéantissement de pôle en pôle du monde, que nous habitons, et de ces mondes, qui nous précéderent et que nous achevons de déterrer, afin qu'ils soient détruits avec le nôtre.

Les cent et quelques villes mortes, que d'un bout de l'univers à l'autre nous ressuscitâmes, mourront une seconde fois, sans résurrection possible et l'on en perdra jusqu'au souvenir, et nos musées seront anéantis, avec les trésors qu'ils renferment.

Toutes les nations vont perdre leur passé, l'espèce humaine ne pouvant survivre, si cette condition n'est remplie d'abord, chacune devant immoler ses profusions, ses légendes et ses espérances.

Tel est le sens du Jugement Dernier, où nous paraîtrons nus, afin de rentrer soit dans le néant, soit dans la vie nouvelle et nous verrons si les fidèles des religions révélées, que leurs traditions préparent depuis tant de siècles à l'épreuve, se voudront dénantir de bonne grâce et satisfaire à leurs engagement, nous admirerons leur esprit de sacrifice.

J'élève un chant de mort et je salue le chaos montant de l'abîme et la terreur antique revenue du fond des âges !

Je chante le chaos avec la mort, la mort et le chaos vont célébrer leur mariage, l'embrasement de l'œcumène éclairera leurs noces, nos villes périront et leurs maisons seront le tombeau des insectes, qui les peuplent et les souillent.

Car la solution de nos problèmes, c'est le feu, c'est le feu seul qui nous libérera de mille paradoxes insolubles et qui fera tomber les murs du labyrinthe où nous nous remuons, en proie à l'équivoque, c'est dans le feu que se ramasse désormais notre espérance. Nous aspirons à la simplicité, la simplicité nous viendra, quand le chaos aura passé, quand la mort aura triomphé, lorsqu'il ne restera qu'un homme où l'on en voyait grouiller plus de cent, lorsque la Terre, à peu près vide, sera rendue à sa virginité, dans le temps bienheureux où les forêts engloutiront le débris calciné des villes, où les eaux renaîtront et les rivières couleront redevenues transparentes, dans le futur où ne subsistera de masse, car toute masse est de perdition.

Le chaos et la mort nous en séparent, mais nous ne craignons ni la mort ni le chaos, c'est l'univers présent que nous abominons et dont nous ne voulons plus sous aucun prétexte.

Nous appelons le chaos et la mort sur l'univers présent et nous applaudissons à leur venue, la perpétuité de l'ordre serait pire et s'il ne se désassemblait, il changerait les hommes en insectes.

La masse de perdition, le voilà, le péché de l'ordre et si la masse aura tout envahi, tout pollué, tout flétri, tout empuanti, tout offusqué, tout rendu pire que le chaos même au point de rendre le chaos plus désirable, c'est parce que l'ordre avait besoin d'elle.

L'ordre, que nous servons et qui nous envoie au supplice, l'ordre a besoin de producteurs et de consommateurs, non pas d'hommes entiers, les hommes entiers l'incommodent, il leur préférera toujours les avortons, les somnambules et les automates, son crime est là, l'ordre est pécheur et criminel ensemble, nous ne lui devons que la flamme, c'est par le feu que l'ordre périra. Saint, saint, saint est le feu, qui nous affranchira du monstre et de ses œuvres monstrueuses !

Qu'est-il aimable, le chaos vengeur ! et que la mort seconde est belle ! et que nous sommes bienheureux de les attendre et de savoir que l'un et l'autre sont inévitables ! En vérité, nous sommes d'ores et déjà les conformistes de nos lendemains.

L'ordre est fragile et même il l'est de plus en plus, parce qu'il réfléchit sa démesure et ne surmonte son incohérence, l'ordre est gros de sa mort, parce qu'il réfléchit sa propre subjectivité toujours plus chaotique et toujours plus destituée de raisons d'être. Les survivants de la prochaine catastrophe l'appelleront le monde renversé, le monde que nous habitons, un monde toujours plus absurde à force de se régler sur un ordre irrecevable et que nous maintenons au préjudice de nos fins dernières.

Car l'homme n'est pas ici-bas pour produire et pour consommer, produire et consommer n'aura jamais été que l'accessoire, il s'agit d'être et de sentir que l'on existe, le reste nous ravale au rang de fourmis, de termites et d'abeilles. Nous refusons le lot d'insectes sociables, à quoi les idéologies à la mode nous dévouent, nous préférons le chaos et la mort, et nous savons qu'ils sont en marche, nous savons que nos idéologies, de leur côté, se précipitent inmanquablement au-devant de la mort et du chaos, alors qu'elles se flattent d'instaurer le Paradis sur Terre, le Paradis perdu que nous retrouverons sur le tombeau des masses, des masses de perdition.

Nous sommes déjà trop nombreux pour vivre, pour vivre non pas en insectes, mais en hommes ; nous multiplions les déserts à force d'épuiser le sol, nos fleuves ne sont plus que des sentines et l'océan entre à son tour en agonie, mais la foi, la morale, l'ordre et l'intérêt matériel s'unissent pour nous condamner à la peuplade : il faut aux religions des fidèles, aux nations des défenseurs, aux industriels des consommateurs, c'est dire qu'il faut des enfants à tout le monde, n'importe ce qu'ils deviendront, adultes.

Nous sommes poussés dans les reins au-devant de la catastrophe et nous ne pouvons maintenir nos fondements qu'en allant à la mort, jamais il ne s'est vu de paradoxe plus tragique, jamais il ne s'est vu d'absurdité plus manifeste, jamais la preuve que cet univers est une création du hasard, la vie, un épiphénomène et l'homme, un accident, n'a reçu de plus générale confirmation.

Nous n'avons jamais eu de Père au Ciel, nous sommes orphelins, à nous de le comprendre, à nous de devenir majeurs, à nous de refuser l'obéissance à ceux qui nous égarent et d'immoler ceux qui nous dévouent à l'abîme, car nul ne nous rédimera si nous ne nous sauvons nous-mêmes.

Mais à quoi bon prêcher ces milliards de somnambules, qui marchent au chaos d'un pas égal, sous la houlette de leurs séducteurs spirituels et sous le bâton de leurs maîtres ? Ils sont coupables, parce qu'ils sont innombrables, les masses de perdition doivent mourir, pour qu'une restauration de l'homme soit possible.

Mon prochain n'est pas un insecte aveugle et sourd, mon prochain n'est pas davantage un automate spermatique, mon prochain ne sera jamais un anonyme en proie à des idées obscures et confuses, ce sont là les divers avortements de l'homme et nous les laisserons confondre dans la nuit leur joie et leur douleur également absurdes. Que nous importe le néant de ces esclaves ?

Nul ne les sauve ni d'eux-mêmes ni de l'évidence, tout se dispose à les précipiter dans les ténèbres, ils furent engendrés au hasard des accouplements, puis ils naquirent à l'égal des briques sortant de leur moule et les voici formant des rangées parallèles et dont les tas s'élèvent jusqu'aux nues. Sont-ce des hommes ? Non. La masse de perdition ne se compose jamais d'hommes, car l'homme ne prélude qu'à partir du moment où la foule étant le tombeau de l'humain.

Nous pourrons reconstruire l'univers quand il sera détruit et quand les hommes seront devenus plus rares que les choses. Alors et seulement alors notre Humanisme ne sera plus un vain mot parmi les sourds et les aveugles, car nous ne mourrons plus d'entendre ni de voir, ainsi que de nos jours, où nous ne sommes admis à nous concevoir nous-mêmes, de peur de prendre trop de place.

L'aliénation est le premier devoir, où l'homme surabonde, et ce devoir les multitudes le remplissent, elles sont à la fois aliénées et consentantes, elles sont impuissantes à la fois et possédées.

Nous pourrons reconstruire l'univers sur le tombeau des masses de perdition, ces masses engendrées par le chaos et vouées à la mort, que tous les sauveurs réunis, multipliés par mille, ne tireront plus de l'abîme, car le salut n'a plus de sens, quand on est plusieurs milliards à le prétendre.

On ne rachète pas les briques dans un mur - et l'ordre est un chaos de mur, - qui forment désormais un labyrinthe. Qu'est ce que l'homme là dedans ? Un élément que l'on remplace et sans difficultés aucunes, un élément interchangeable, sorti par légions d'un même moule.

Nos pires ennemis, ceux qui nous parlent d'espérance et nous annoncent un futur de joie et de lumière, de travail et de paix, où nos problèmes seront résolus et nos désirs comblés. Il ne leur coûte rien de renouveler leurs promesses, mais il nous coûte infiniment de leur prêter l'oreille et nous n'y gagnons que des idées fausses, plus nous allons et plus ces idées là prennent d'empire et plus le joug de l'équivoque nous abat, nous chancelons sous un entassement de notions obscures et confuses, que l'on voudrait scientifiques et moyennant lesquelles nous perdons la mémoire de tout ce qui, depuis trois siècles, nous avait désabusés.

La logomachie, appelée dialectique, permet de démontrer n'importe quoi, selon les besoins du moment et l'intérêt de ses démonstrateurs, parce qu'elle abolit les points de référence avec les possibilités de résistance: c'est la machine à faire le chaos et fût-ce au nom de l'ordre, c'est vraiment le dernier effort de notre entendement mis au service de l'absurde et grâce auquel la dissolution a le champ libre, ses promoteurs étant les derniers à périr, après avoir tout immolé, pour rester, dans le néant, quelque chose.

L'ordre prépare méthodiquement sa liquidation en observant la discipline, qu'il nous prêche ; les savants multiplient les découvertes et l'ordre s'en empare, en proie à la folie; enfin tout se dispose au pire et nous persévérons, au nom de la morale et de la foi, dans les chemins qui nous y mènent; les traditions

rivalisent d'imposture et les inventions de malfaisance, nous n'échapperons plus à ce concours et l'ordre préside à l'arrangement, au bout duquel le précipice bâille. L'absurde a sa logique et nous en épousons les phases, nous croyons même improviser, alors que nous ne faisons rien, qui ne renvoie à ce plan général, que - sans l'entendre - nous exécutons : c'est une mécanique et dont les mille fois mille rouages dissertent longuement sur une liberté, qu'ils jugent l'attribut de l'homme, l'ordre se contentant d'y faire absurdement écho. Nous sommes des aveugles par devoir et nous nous reposons sur l'ordre, plus aveugle que nous-mêmes et qui se persuade qu'il est clairvoyant, c'est une duperie à partie double et nul n'échappe désormais à la faillite, que cette opération prépare également à tous les peuples.

Les leçons de l'Histoire sont pleines d'éloquence, mais nous ne voulons plus être éclairés par elles, nous récusons l'Histoire, à seule fin de pouvoir nier l'évidence et de persévérer en nos illusions, nous croyons au miracle et fût-ce en nous abandonnant à la fatalité, nous nous laissons aller à ce qui nous entraîne, avec l'espoir d'un changement que rien ne justifie, hors cette foi que nous avons en l'utopie.

Il s'agit d'une espèce de délire et qui s'est emparé des esprits les plus froids, les plus mathématiques et les plus cyniques, c'est la rançon qu'ils payent à l'idéalisme, et l'avenir se moquera de ces profonds calculateurs et de ces prétendus dialecticiens, à la merci d'idées obscures et confuses.

Nul responsable n'a parmi nous le courage de prévoir la catastrophe et moins encore de se l'avouer, l'impératif catégorique de ces temps est l'optimisme et fût-ce sur les bords du gouffre, nous sommes revenus à la magie verbale, nous conjurons et nous exorcisons, le plus étrange est que le ridicule de nos attitudes paraît désormais dans l'ordre, nos Chefs d'État ne sont plus que des thaumaturges et nous ne serons plus, sous eux, que des victimes consentantes.

L'on nous engage dans un labyrinthe, en nous parlant de la communication, et l'on nous force à reculer pour l'amour du dépassement futur et de l'épanouissement final. Nos maîtres à penser ne sortent plus de la logomachie et quand ils ont remplacé trois douzaines de mots que nous entendons, par trois douzaines d'inconnus, et moyennant lesquels ils formeront un code à leur usage, ils nous apprennent qu'ils ont jeté de nouvelles bases et nous convient à leur payer un tribut d'admiration.

Jamais les explications du monde ne furent aussi misérables, les poids et les mesures étant faux, les points de référence tous problématiques et je ne parle de l'acceptation des termes, nous entrons dans le chaos des idées et c'est à quoi la prostitution des mots nous achemine. Nul n'est plus ce qu'il est et chacun se veut autre, en refusant de devenir ce qu'il affecte de paraître, de là cent piperies inconcevables et dont les auteurs perdent pied au milieu des prestiges, qui les enveloppent. La conséquence en est une stupeur universelle et si l'on écoutait la leçon de l'Histoire, on saurait que de la stupeur à la stupidité, le chemin est des plus glissants.

Nous devenons stupides à l'envi, n'importe le domaine et nos inventions ne remédient au paradoxe. De plus en plus stupides au milieu de nos moyens de plus en plus intelligents, nous subirons la loi de ces moyens et ces moyens disposeront de nous, au déçu de nous-mêmes, nos Chefs d'État seront leurs premiers serviteurs et nous engageront dans une servitude sans limites.

Nos moyens nous dépassent et voilà le dépassement que nos augures nous promettent; nous éprouvons déjà que nos moyens s'épanouissent et le voilà, l'épanouissement, que ces augures nous dépeignent; de nos moyens à nous, il n'est plus de commun langage et c'est pourquoi le mot communication est à la mode; nos moyens nous entraînent, nous ne savons où, le hasard y gagnant une dimension nouvelle et la nécessité pareillement, les deux au préjudice de la liberté, qui se confond avec la liberté d'incertitude...

Au bout du compte, nous voici plus démunis que nos ancêtres et menacés de la noyade en une mer de contresens. Il a suffi de quelques générations pour couler les navires les mieux charpentés et c'est nous-mêmes qui nous en chargeâmes, nous seuls et non pas les tempêtes de l'Histoire.

L'esprit de dissolution aura tout envahi, nous succombons avec délices à l'horreur et frappés d'une folie providentielle, nous réformons sans cesse le programme des études, en retranchant, l'un après l'autre, les éléments, qui furent les échelles de la clairvoyance.

Au lieu de quoi, nous offrons un chaos de miettes à la génération montante et refusant les leçons de l'Histoire, nous voulons toujours innover, afin d'être à la mode. Ainsi nous renonçons à la dialectique du changeant et du persistant, nous immolons le second au premier et nous nous étonnons après de n'avoir plus de points de référence et de nous retrouver au milieu de barbares.

Car nous ne savons que barbariser ceux que nous prétendons instruire et nous les désarmons face à la vie, en affectant de les y préparer. Au sein du changement perpétuel, il fallait plus que jamais s'attacher au persistant, il fallait plus que jamais cultiver notre Humanisme et plus que jamais méditer la Philologie et l'Histoire, il fallait plus que jamais nous pourvoir de points de référence et plus que jamais d'étalons de poids et de mesure. Nous avons succombé d'avance à ce qui demain nous engloutira, coupables.

En voulant policer la masse de perdition, nous avons ébranlé nos propres fondements. En voulant tout communiquer à tous, nous avons remis en problème un cent de solutions à jamais acquises, et quelle sera notre récompense, est-il besoin de se le demander ?

La partie est perdue, la masse de perdition ramène à son niveau ce qui la hausserait par-dessus elle-même, elle gravite en entraînant les éléments, que nos présomptions octroient à son indignité, nous entraînant parfois comme à leur suite. Il devient malaisé de maintenir le débris de nos privilèges et nous n'osons déjà les reconquérir sur une profondeur, où nous cherchons à tort la légitimité future.

Car nulle légitimité ne monte de l'abîme, l'illusion des utopistes est devenue la nôtre, mais l'égout social ne rédimera pas cet univers et pour les saints, qui pensent s'y jeter, ils y demeureront sans espérance de retour. Le salut de l'espèce se fera contre la masse, la masse est le chaos ayant pris un visage humain et que nous renfoncerons dans l'abîme de ses œuvres futures, il ne sera plus que des hommes, les foules se seront évanouies en emportant le mal.

Peu d'hommes survivront à la dernière catastrophe, où périra la masse de perdition, engendrée par le mal et dévouée au mal, dont elle est consubstantielle.

L'humanité, demain, sera le reste précieux et qui se voudra toujours reste. Alors la superstition du nombre s'éteindra jusqu'à la consommation des siècles et ce sera la leçon de l'Histoire que l'on retiendra de préférence à toutes :

« Ne croissez point et ne multipliez jamais, la source du malheur est la fécondité, craignez d'épuiser les ressources de la Terre et de souiller sa robe d'innocence, refusez le lot de l'insecte et souvenez-vous de ces êtres avortés, que le feu consuma par milliards, qui subsistaient au milieu de l'ordure et buvaient leurs déjections, à cinq ou six dans une chambre, en une légion de villes monstrueuses envahies par la rumeur et le relent, où pas un arbre ne poussait.

Ce furent là vos pères, remémorez-vous leur abjection et ne vous inspirez de leur exemple, méprisez leur morale et rejetez leur foi, pareillement immondes. Ils furent punis d'être restés des enfants et de chercher un Père dans le Ciel. Le Ciel est vide et vous serez des orphelins pour vivre et pour mourir en hommes libres. »

Et maintenant nous entrons dans la Grande Nuit, les armes à la main, victimes à la fois et victimaires, aliénés et possédés, les enfants du chaos, les suppôts de la mort.

Car nous allons mourir par millions d'abord, par milliards ensuite et nous n'arrêterons plus de mourir jusqu'à ce que la masse de perdition se soit éteinte et l'univers guéri de cette lèpre, la lèpre des humains qui le dévorent en surnombre.

Ce n'est qu'à ce prix-là que l'univers sera changé, ce n'est qu'à ce prix-là que le Salut, dont on nous parle depuis deux mille ans, cessera d'être une hypothèse et ce n'est que sur le tombeau des nations, anéanties avec leurs monuments, que nous pourrons régénérer ce qui mérite de survivre, le reste des humains, désabusés de nos idées obscures et confuses.

En vérité, rien ne peut aboutir à moins, et là nos traditions se rencontrent désormais avec nos œuvres, les unes et les autres répondant à jamais dans le même précipice, nos traditions légitimant l'effet de nos œuvres, nos œuvres confirmant la démesure propre à nos traditions. Nous nous plaignons à tort de manquer de synthèses et nous allons servir à démontrer leur évidence.

Nous sommes frappés de folie et de sottise au milieu de nos œuvres. Nous n'avons toujours pas l'esprit des moyens que nous embesognons, nous vivons sur des plans qui ne s'accordent pas entre eux et nous ne sommes même pas contemporains les uns des autres.

La démesure est notre dénominateur commun et nous ne sortons jamais de l'incohérence, nous évacuons l'objectivité sous les prétextes les plus admirables et nous nous dérobons à la véracité par le recours à la dialectique, nous avons l'art de multiplier à loisir les points de référence et d'en changer au gré de nos besoins.

Nous finissons par tourner dans un labyrinthe et nous légitimons notre embarras en déclarant la synthèse impossible, au nom du mouvement qui nous emporte. Après cela, tout est permis et nul n'est responsable, nous sommes à présent les automates librement complices de la fatalité, que nous divinisons, pour qu'elle nous évite de nous sentir hommes.

Nous jouissons de l'abandon et nous nous prélassons dans notre affaissement, nous roulons au-devant de notre perte en refusant de rompre d'avec ce qui nous entraîne, nous sommes fascinés, nous sommes consentants...

Ainsi l'abîme appellera l'abîme et nous portons en nous la volonté de mort, dont nous ne sommes maîtres. Nous nous imaginons que la fureur de vivre nous anime, mais cette fureur-là répond dans son contraire et ce déchaînement nous voue au précipice.

L'ordre est plus fou qu'il ne le croit, l'ordre est plus sot qu'il ne se le figure et nous, qui l'appuyons, nous éprouvons qu'ils nous ressemble, il ne se conçoit pas plus que nous ne nous concevons nous-mêmes, il est l'aveugle menant les aveugles que nous sommes.

Rien n'est plus effrayant que ce tableau, mais l'avenir seul le contempera, nous n'en aurons jamais l'intelligence, nous remplissons notre devoir et nous en jouissons, nous militons et nous dormons. Nos anarchistes sont les seuls que cet accord étonne et qui refusent d'approuver l'arrangement, auquel nous donnerons, sans murmurer, les mains, les anarchistes ont raison contre les hommes d'ordre.

Les hommes d'ordre, toutefois, ne peuvent changer de système et le système les menât-il au chaos, ils aiment mieux en périr les victimes que d'avouer leur tort. De quoi les servirait, au demeurant, l'aveu, leurs adversaires n'ayant rien à proposer ?

A l'heure où chacun a raison, tout est perdu, tout devenant et permis et possible, c'est l'heure tragique par excellence est c'est la nôtre. Nous sommes au milieu de gens de bonne foi, qui mourront pour leur cause en s'approuvant de s'immoler.

Nous savons que leur cause est un malentendu dans la majorité des cas, mais il ne sert de rien de les en informer, ils refuseront de nous croire et d'autant plus que leurs raisons de vivre s'y renferment. L'idéal est presque toujours un tissu d'équivoques et si nous retranchons le contresens, nous vouons la plupart des hommes au non-sens, la vérité n'étant jamais à leur mesure.

Or, nos moyens, à chaque tour de roue, rendent la vérité plus forte et nous nous sentons toujours plus dépaysés en l'univers, cet univers que nous humanisons sans cesse davantage : ce paradoxe n'est pas moins tragique que le précédent et l'on n'y voit pas de solution. Combien de temps subsisterons-nous en proie au désordre ? Car le désordre ne saurait s'éterniser, l'esprit humain ne l'endurant qu'il n'en éclate. Alors la catastrophe paraît préférable et l'homme ne balance à s'y précipiter, en l'espoir de forcer la main à l'avenir.

Je suis l'un des prophètes de ces temps et le silence m'enveloppe. On a senti que j'avais quelque chose à dire et qu'on ne voulait pas apprendre. On s'en est défendu selon les procédés mis à la mode, on cherche à m'enterrer vivant et l'on n'aboutira qu'à rendre un jour mes partisans plus fanatiques.

Je persévère dans la voie que je me trace et cette voie est désormais ouverte, je n'y serai pas longtemps seul à marcher solitaire, mes idées manquaient à ce monde et ceux qui les adopteront y formeront un nouveau peuple, parmi les hommes d'ordre et les anarchistes.

Je ne suis pas davantage un anarchiste, les deux me font pareillement horreur et je m'établis au-dessus de leur querelle, je romps d'avec l'alternative en assignant un nouvel axe à la légalité, je veux que le principe féminin préside à l'établissement de la Cité future et je déplace tous les signes, ce qui fut négatif ne doit plus l'être et ce qui ne l'est pas encore le deviendra sans faute, ma révolution la voilà toute, elle s'amorce sous nos yeux et mes idées la réfléchissent.

Ce n'est pas l'utopie que je professe, c'est une vérité que j'entrevois.

On me dira que je ne suis pas constructif, on me reprochera de bâtir sur la catastrophe et de la juger préalable à la remise en ordre de cet univers. On me dira que je ne suis pas social, on me reprochera de prévoir l'immolation des foules et de la juger nécessaire pour que la restauration de l'homme ait enfin lieu; on me dira que je suis inhumain, puisque la vie de plusieurs milliards d'insectes ne m'importe et que je prône le dépeuplement de l'œcumène; on me dira que je suis immoral, puisque j'ébranle l'axe des valeurs et que j'intervertis les signes.

Je reconnais mes torts, je veux plaider coupable et je m'approuve de persévérer en mes démarches : c'est que je crois en l'ordre de nos lendemains, cet ordre dont je suis l'un des prophètes et dans lequel nos descendants retrouveront ce qu'avaient professé les hommes archaïques.

Je suis l'un des restaurateurs de ce qui fut dans les commencements du monde, l'ordre selon les femmes est plus ancien que celui que nous observons et je renoue avec cet ordre là, je subvertis nos fondements à seule fin de mettre au jour ce qui les porte et je bâtis là-dessus même une Cité demain intemporelle.

L'Histoire est l'aventure à surmonter, l'Histoire a préludé voilà cinquante siècles et nous ne voulons mourir avec elle. L'ordre à venir sera le tombeau de l'Histoire et ce n'est qu'à ce prix que notre espèce survivra, nous devons sortir de l'Histoire et nous n'en sortirons que par les femmes, la domination des femmes nous affranchira de sa tutelle et lèvera son hypothèque.

Alors et seulement alors le temps ne sera plus et - comme avant que le temps fût - l'intemporel deviendra le climat de chaque jour ; alors et seulement alors la Terre épousera le Ciel et la Hiérogamie remplacera le Sacrifice, alors et seulement alors la fin du monde, que nous habitons, prendra sa raison d'être et nous n'aurons plus à la redouter.

Nous ne pouvons nous soustraire à la catastrophe, mais nous pouvons semer le grain, que la ruine de cet univers n'empêchera pas de pousser, nous pouvons confier notre espérance à l'abandon de tout dessein formé comme de tout projet en apparence raisonnable, car nous savons que rien ne prévaudra sur la logique d'une situation, qui précéda les éléments de sa genèse et dont ne viendront pas à bout les temps de notre mort.

Pourquoi le pire est-il l'unique certitude, qui nous reste ? Il l'est pour deux raisons, la première étant l'impossible de freiner le mouvement qui nous emporte, et la seconde résidant en la nature même de ce mouvement.

Car à la vérité, le mouvement qui nous emporte, nous échappe et nous n'en sommes plus que les objets réduits à l'impuissance ; c'est un abîme que ce mouvement et nous nous y perdons, rien qu'à le mesurer. De plus il est sa propre raison d'être, il n'obéit à nul dessein que l'homme soit en possession de comprendre et selon toute probabilité - ce mouvement est désormais absurde. Ainsi l'absurdité devient fatale et la fatalité logique, c'est un enchaînement où tout conspire à nous désassembler et dans lequel nous nous sentons irresponsables.

Le pire est sûr et nous en sommes les complices, c'est une volupté de mort et qui devient une raison de vivre. Ainsi nous allons nous précipiter au-devant de l'inévitable, à l'égal de ces animaux devenus trop nombreux et qui ne songent plus qu'à se détruire en masse, et non par un excès d'esprit de sacrifice ou de spiritualité, comme on ne manquera de nous l'insinuer demain.

La masse de perdition n'a pas de conscience et n'en aura jamais, le propre de la conscience est d'isoler les êtres et c'est pour fuir leur conscience que les humains s'assemblent.

La masse de perdition est leur chemin de fuite, elle est le carrefour des solitudes avortées, elle est toujours coupable et sa damnation sera toujours dans l'ordre, elle enveloppe dans sa perte le d'avortons qui la composent. Le nombre est l'instrument du mal, le mal veut que les hommes multiplient, car plus les hommes surabondent et moins vaut l'homme. Pour être humain l'homme ne sera jamais assez rare.

En vérité, nous mourrons par les masses, les masses nous entraîneront dans les abîmes de la démesure et de l'incohérence, le salut et les masses se situent aux antipodes, nous ne pouvons être sauvés.

Quoi qu'il arrive, nous sommes légion et ceux qui parmi nous s'isolent, ne changeront plus le destin de l'univers, ils verront seulement à quoi les autres marchent, ils seront plus désespérés que les aveugles et les sourds, ils contempleront face à face une spirale sans visage et vers laquelle l'océan des somnambules roule d'un mouvement inaltérablement égal.

Car l'univers est une mécanique où le désir assemble et la mort désassemble, la masse de perdition réfléchit l'état de cet univers en ce qu'il a de plus horrible, elle est son incarnation et c'est pourquoi nous ne pouvons ni l'aimer ni pleurer sur elle, elle obéit aux mêmes lois que les essaims de sauterelles et que les armées de rongeurs, elle est un monstre à plusieurs millions de têtes.

Il suffit que la masse de perdition veuille adorer un dieu pour que ce dieu prenne sa ressemblance et qu'il devienne, par son truchement, le reflet de cet univers, la masse évacuant l'esprit, n'importe où cet esprit se manifeste. En vérité, jamais l'esprit ne meut la masse et jamais les idées n'y prendront consistance, la masse ne peut recevoir l'esprit ni souffrir que les idées la travaillent, ses profondeurs sont mortes et glacées, leur nuit prévaut sur la lumière, l'Histoire glissera le long de l'étendue de cette mer intemporelle où l'homme est un vain mot.

Qui parle de salut parmi les ombres sans visage? qui parle de progrès? qui de dépassement? car la rédemption n'a plus de sens et le progrès ne trouve plus où mordre et le dépassement expirera dans son prélude. Nous pouvons sauver quelques uns, mais nous ne sauverons jamais la masse en tant que masse, nous pouvons raisonner et rendre conscient un petit nombre d'hommes que nous devons isoler au préalable, mais l'emploi même des moyens, que notre science aura multipliés en pure perte, ne changera le lot des foules, les foules apprendront à

nous mentir en se croyant de bonne foi, la confusion n'en sera que plus mortelle et nous nous désabuserons trop tard pour y remédier. Nous apprendrons à nos dépens que le salut et le progrès et le dépassement sont des idées irrecevables, quand la mesure n'est gardée et le moyen de parler de mesure en l'univers que plusieurs milliards rongent et souillent.

Le monde périra pour que les hommes en surnombre meurent, nous savons d'ores et déjà que les petits enfants qui naissent, sont coupables, ils sont coupables d'être là. Le crime n'est plus de les vouer au néant, le crime fut de leur donner le jour. La vie n'est pas sacrée à partir du moment où les vivants pullulent, celle des hommes en surnombre n'a pas plus de valeur que celle des insectes et les soldats, morts à la guerre, ne sont pas davantage aux yeux de ceux qui les y mènent.

Que si les hommes n'espéraient en rien, leur lot ne serait plus le même, que si les hommes ne croyaient en rien, leur condition changerait peut-être : ainsi l'espérance et la foi n'ajoutent qu'à leurs maux, mais font le bonheur de leurs maîtres et les spirituels, malgré leur sainteté, ne peuvent qu'ils n'en soient les chiens de garde.

Le jour du jugement, ni l'espérance ni la foi ne seront pardonnées, au vu des morts qu'elles auront fait naître et des agonisants, qu'elles induisent à multiplier, jusqu'à leur dernier souffle, leur semence. Que si les hommes n'espéraient en rien, les femmes vieilliraient stériles, que si les hommes ne croyaient en rien, ils aimeraient mieux que la fécondation, les vices, les vices les rendraient moins malheureux que le devoir, le devoir est bien pire que les vices, le devoir est un établissement dans la calamité.

La vérité, la voilà mise à nu, toujours sa mise à nu fut punissable et l'on entend pourquoi l'ordre a besoin de l'espérance, et c'est pour l'ordre qu'elle se consume, l'ordre a besoin et plus encore de la foi, c'est pour lui seul que la foi vit et que les hommes vivent en multipliant la vie...

Ainsi l'espérance et la foi trompent les générations qui passent, et tromperont les générations qui montent, et la misère se transmet avec le poids des idées fausses, l'ordre veillant sur le dépôt des âges et vivant de la mort des hommes, que l'on pipe.

De temps en temps, il paraît dans le monde un rédempteur, mais le message de ce rédempteur est toujours incompris et l'ordre ne balance à l'accommoder à sa guise. Les rares à comprendre ce qu'ils lisent, retrouvent l'ordre au milieu des paroles ineffables, car l'ordre laisse dire les prophètes et quand ils ont fini, le dernier mot c'est lui qui le prononce, il mettra sa marque et sur l'espérance et sur la foi : c'est à ces conditions que les textes sont reçus et que leur inspiration est jugée infaillible, le procédé remonte à plusieurs millénaires et jamais il variera jusqu'à la consommation des âges.

Les sauveurs passent à l'égal des générations et l'ordre reste, il paraît leur céder et c'est afin de s'armer de leurs œuvres.

L'Histoire nous enseigne qu'après chaque sauveur l'ordre est plus fort, plus fort de l'espérance et de la foi, que tous les sauveurs servent à accréditer.

Nous mourrons d'espérer et nous mourrons de croire, tel est le lot des hommes que l'on trompe et qui se trompent, ce lot n'aura pas varié, la catastrophe seule est en possession de nous en affranchir et nous savons que nous ne l'éviterons plus.

Nous allons à la mort, et l'espérance et la foi nous amorcent, nous allons à la mort de l'espérance et de la foi, nous mourrons avec elles et par elles, le reste des humains leur survivra, le reste des humains vivra, mais de l'esprit, l'esprit qui s'oppose à la foi, l'esprit qui n'a besoin de l'espérance.

En vérité, tant que la masse de perdition chanceler les aplombs de ce monde, l'esprit n'aura d'empire et nous n'accéderons au règne de l'esprit que sur le néant de la masse. Le remède est cruel, la maladie l'est davantage et nous ne pouvons nous soustraire au choix de guérir ou de disparaître, nous guérirons au prix de la plus étonnante catastrophe, de quoi l'Histoire ait souvenance, l'ombre de l'avenir étant déjà sur nous. Car nous marchons dans l'ombre de la mort future, la mort est la dimension surnuméraire de notre existence, le précipice pend sur nous et c'est au précipice que nous nous rendons par files.

Nous ne pouvons survivre à l'état présent de ce monde, car l'état présent de ce monde n'a plus d'avenir. Nous allons mourir du présent et ceux qui survivront - ô combien rares ! - se retrouveront dans un autre monde, dont celui que nous habitons ne pouvait être la promesse.

Le futur rompra d'avec la réalité subie, il ne serait pas le futur s'il la continuait, entre nous mêmes et nos lendemains s'étend le précipice où nous devons sombrer. Ainsi nous entrerons dans le chaos et dans la mort seconde, lourds de nos œuvres consubstantielles à la nuit, pour mieux nous enterrer sous elles, ainsi le passé nous suivra dans les ténèbres que nous approfondirons, afin qu'il n'en remonte.

Nous sommes prédestinés à fermer l'Histoire, l'Histoire devra mourir avec nous, nous touchons à l'expiration de la parenthèse; nous consentons, et pleinement, à ce que nous n'éluderons, et rien ne nous effraye plus, nous attendons le pire; nous ne nous attendons qu'au pire, nous avons sacrifié l'espérance, nous avons abdiqué la foi, nous sommes libres, plus libres que jamais, présents à notre mort et survivant à ces raisons de vivre que pour nous désormais la mort même remplace.

Nous n'arrêterons plus la marche au précipice, le poids des hommes en surnombre ne nous fera pas grâce, les siècles amassés sur notre tête nous forceront à graviter et le chaos des idées fausses, que nous maintenons pour qu'elles nous abîment, égarera notre raison.

Nous pouvons tout, moins reculer, nous ne pouvons pas même languir en chemin et nous savons ce que le chemin nous prépare. L'une après l'autre, les solutions reculent à mesure en nous coupant de nos arrières, à chaque tour de roue les paradoxes se diversifient et les problèmes se compliquent, la plupart d'entre nous renoncent à se les poser, la plupart d'entre nous renoncent à se concevoir eux-mêmes et nos plus excellents esprits professeront la légitimité de notre incohérence, nos savants les plus en renom abdiquent les prétentions à la synthèse, enfin l'image de ce monde est en morceaux et nos penseurs affirment qu'elle subsistera telle quelle.

Combien de temps ? car nul désordre ne saurait préserver dans son désordre, qu'il ne se désassemble toujours plus, c'est une loi du genre, que nos augures veulent oublier et dont nous éprouverons la portée autant que la justesse.

Pour un pays qui fait l'Histoire, il en est plus de vingt qui la subissent et dans ces vingt pays, tout parti, quel qu'il soit, est le parti de l'Étranger, se proclamât-il nationaliste.

Les nations, qui ne font plus l'Histoire, n'entendent pas à ce qui leur arrive, le chaos est leur destinée, leurs gloires ne les en préservent et leurs vertus ne les prémuniront pas davantage contre l'affaissement dans la stupeur, leur lot. Les rares nations restées indépendantes assument l'avenir du monde sur leur tête, elles pouvaient beaucoup naguère, elles pourront de moins en moins. La part de la fatalité grandit et la stupeur est l'ombre que la fatalité jette : un jour, leur lot sera le même que celui de la majorité des peuples, leur force ne leur servira de rien, leur privilège ne sera qu'imaginaire, enfin l'Histoire deviendra la passion de tous.

Combien d'années nous séparent-elles et d'ici à combien de temps serons nous réduits immanquablement à l'impuissance, et les premiers en tête ? Alors le pire sera sûr et nous aurons beau garder les dehors de l'ordre, nous irons au chaos, aveuglés par la bonne foi, toujours plus despotique, et confirmés par une tradition toujours plus absurde.

Le Nationalisme est une maladie universelle et dont la guérison sera la mort des frénétiques. Nous ne pouvons subsister en un monde toujours plus étroit avec des idées aussi dommageables, nous périrons en conséquence.

L'historien de l'avenir dira que la nature s'est vengée des peuples en leur communiquant un esprit de vertige et que le Nationalisme est une frénésie pareille à celle qui s'empare des sociétés animales, devenues trop nombreuses.

Nous sommes trop nombreux et nous voulons mourir, il nous faut un prétexte noble et le voilà trouvé, c'est le tempérament, le plus parfait qui soit, de la possession et de l'aliénation, il nous permet de nous porter estime en multipliant au besoin les actes les plus méprisables, il nous enivre de nous-mêmes en nous vouant au sacrifice, il nous rend monstrueux candidement, il autorise nos vertus à se parer de l'attribut de tous les vices et - qui mieux est - il choisira pour nous ce que nous souhaitons et n'osons pas choisir. Nous sommes bel et bien perdus, la maladie n'épargne plus aucune nation et tous les pays se ressemblent jusqu'en l'espèce de fureur, qui les oppose et les anime à s'entr'égorger.

Aucune nation ne voulant oublier ce qu'elle appelle son histoire et qui n'a rien à démêler le plus souvent avec l'Histoire, il faudra qu'un jour elles y renoncent toutes.

Le dernier vainqueur désarmera l'espace et le temps, il confisquera les moyens et les idées, les prétentions et les souvenirs, les formes et les contenus, il se déclarera seul légataire de cinquante siècles, il prouvera qu'il est la raison d'être de l'espèce humaine et que le devoir de cent peuples est de s'abdiquer, il exterminera les uns, il déportera la plupart des autres et l'on verra partout une poussière d'hommes, dont il sera l'unique maître. Car la simplicité n'est concevable à moins et malgré le foisonnement des différences, qui se déchaînent sous nos yeux.

Le futur est à la simplicité. Nous allons de désordres en désordres à l'ordre terminal et de carnages en carnages au désarmement moral. Peu sauveront et peu seront sauvés, la masse de perdition s'éclipsera dans l'intervalle, emportant dans l'abîme les problèmes insolubles.

Le nationalisme est l'art de consoler la masse de n'être qu'une masse et de lui présenter le miroir de Narcisse : notre avenir rompra ce miroir-là.

La complaisance a besoin d'étendue et l'étendue est ce qui manquera le plus au monde. Nous entrons dans un monde resserré, nous ne l'avons toujours compris, nous devons abdiquer nos souvenirs, lorsqu'ils nous enflent, et nos illusions, lorsqu'elles prennent trop de place.

Il est à croire que les nations ne le feront pas de leur gré, ce refus-là présage des horreurs sans nombre. Le dernier vainqueur n'aura plus de juges sur sa tête et s'il exterminait en un seul jour un milliard d'humains, nul ne le lui reprocherait. Entrer en composition sur les partis à prendre ne sera pas le fait de l'avenir, l'avenir tranchera, ses attributs seront la violence et la simplicité, nous affectons de nous leurrer sur elles, nos philosophes à l'envi supputent des miracles et jamais ils n'auront mieux reculé devant l'enchaînement le plus logique et face aux corollaires les plus rigoureux.

La peur des mots grandit et cela prouve que nous leur attribuons une puissance, que nous démentons au jour le jour en la conduite des affaires, nous nous rions de leur acception et nous tordons leur sens, sauf à trembler devant les raisons claires et distinctes.

Nous sommes devenus frivoles et la frivolité n'est pas de bon augure, nos jugements se sentent de l'effroi, qui nous dévore et que nous démentons peut être en désespoir de cause.

Nos pères osaient parfois se montrer tragiques, c'est qu'ils ne vivaient comme nous dans l'ombre de la mort, ils parlaient de la fin du monde en éprouvant que plusieurs générations les séparaient de l'issue, que nous tenons proche. Nos pères se représentaient ce que nous sommes admis, nous, à voir, leur hypothèse est notre thèse désormais, ils avaient, eux, le choix de mourir ou de vivre, alors que nous, survivons déjà.

D'une heure à l'autre, cet événement, à quoi l'Histoire s'achemine depuis cinq mille ans et davantage, d'une heure à l'autre il pourrait amorcer son terme et nous précipiter hors de toute évidence, d'une heure à l'autre ce serait la fin de notre identité, le crépuscule en plein midi, la fermeture de la parenthèse et la confusion des temps qui butent à l'intemporel et qui, soudain, s'y cassent. C'est parce que la mort est là, que nous nous empressons d'exorciser notre évidence, nos pères n'en cherchaient que la promesse et n'en trouvaient que les annonces.

La voix profonde, que perçoivent tous ceux qui ne sont pas sourds, nous avertit de ce qui nous attend, nous savons que le mal est sans remède et que la créance au miracle est une impiété, nous savons que nous ne remonterons la pente et que nous nous approuverons de la descendre pour des raisons en apparence recevables, nous savons que nous allons éclater de pôle en pôle et périr dans l'embrasement que nos idées préparent à l'égal de nos moyens.

Le chaos sera bientôt notre dénominateur commun, nous le portons en nous et nous le trouverons en mille lieux ensemble, partout le chaos sera le futur de l'ordre, l'ordre déjà n'a plus de sens, il n'est plus qu'une mécanique vide et nous nous consumons à la perpétuer, afin qu'elle nous dévoue à l'irréparable. Nous élevons un temple à la Fatalité, nous l'honorons de sacrifices et l'heure n'est pas éloignée que nous nous offrirons nous-mêmes, le monde est plein de gens qui rêvent de mourir, entraînant les autres dans la mort. L'on dirait que les hommes en surnombre distillent un poison qui se répand sur l'univers et qui rend l'œcumène inhabitable. Ainsi l'Enfer, loin d'être le néant, est la présence.

Car la rançon de la morale et de la foi, c'est la présence humaine multipliée par légion et devenue l'Enfer de l'homme. Cela nous montre aussi que la morale ne vaut rien et que la foi n'est pas divine, les deux sont au service de nos maîtres et nous n'avons de pires ennemis que ceux qui nous régissent.

Il faut aux maîtres des esclaves, plus les esclaves sont nombreux et plus les maîtres s'enrichissent, tout leur est bon pour que les femmes soient fécondes et que les enfants naissent, le dépeuplement serait leur ruine, ils aiment mieux que l'univers éclate, l'arrêt du mouvement - qui sauverait le monde - se ferait à leur préjudice.

Nous sommes ici bas les dupes de nos écorcheurs et quand nous croyons obéir à Dieu, nous obéissons à des hommes, des hommes qui nous mènent au chaos et qui ne nous préservent de la mort, des hommes ignorants, des hommes impuissants, mais qui nous en imposent, au nom de ces traditions qu'ils nous imposent. Car nos autorités ne savent rien, ne peuvent rien, ne valent rien, ne nous évitent rien et ne s'entendent plus qu'à nous bercer de menteries, à seule fin de maintenir l'acquis des privilèges et de perpétuer leur établissement.

Nos prétendues autorités religieuses et morales ne servent qu'à nous désarmer face à notre évidence, elles s'opposent à l'esprit de nos moyens, parce que cet esprit-là les ferait caduques. Elles ne veulent pas que nous soyons majeurs, elles ne songent qu'à perpétuer les erreurs qui les accréditent, elles nous prêchent la soumission et la confusion, leur œuvre désormais n'ajoute qu'aux malheurs du monde.

Si nous allons mourir honteusement c'est de leur faute, car elles nous trahissent comme elles respirent, ce sont des poids attachés à nos pieds et que nous prenons pour des fondements, qui nous soutiennent. Leur immolation nous aurait rendus libres et nous n'osâmes rompre d'avec elles au moment propice.

Ainsi notre fidélité nous damne et notre obéissance nous condamne, il est trop tard et nous ne réparerons rien, nous n'éluderons plus la catastrophe et notre consolation suprême, à l'heure de périr, sera de voir périr et sous nos pieds ceux-là qui nous entraînent dans le précipice et que nous foulerons en succombant, pour éteindre à la fois leur souvenir et leur semence. Il ne sera, demain, que des victimes et telle est la justice de l'Histoire.

Nos religions sont les cancers de l'espèce et nous n'en guéirons que morts. Nous mourrons pour que nos religions périssent, la catastrophe engloutira les prêtres avec leurs fidèles. Les restes de l'humanité qui survivront au milieu des ruines, s'acharneront après les pierres subsistantes.

Je ris de voir les nations entretenir et restaurer les édifices, où s'engendra leur mort spirituelle, à l'heure qu'il fallait repenser l'univers ; je ris de voir cent peuples devenir conservateurs de leurs antiquités imaginaires ou réelles, à la merci de la prochaine catastrophe ; je ris de voir disputés au néant les temples dont le néant a la survivance et je professe que tout va mourir, les hommes à l'égal des pierres, les pierres à l'égal des hommes.

Demain, la mort célébrera ses noces avec le chaos et nous ormons déjà leurs tables, c'est pour leur fête que nous besognons. Nos édifices sont les pièces qui figureront au milieu de la chair des peuples immolés, émincés, bouillis et rôtis, dont les entrailles frémiront d'amour devant les bontés de la Providence et qui contempleront, au moment de leur agonie, le vide qu'ils imaginaient divin.

Jusqu'à ce jour, le vide habituellement s'est métamorphosé, les dieux prenant sa place. Pour la première fois, les dieux ne naissent plus du vide, le vide reste ce qu'il est, les hommes le contempleront dans son intégrité, le monde entier prendra sa ressemblance et ce qui s'en distingue ira s'évanouir pour que le vide seul subsiste.

C'est l'heure de la pureté, nous devons nous en réjouir, nous n'y perdrons que notre Histoire et ce qui s'en réclame, nos religions inspirées et nos impératifs prétendus éternels et qui n'ont jamais été qu'historiques. Nous n'avons que l'Histoire à perdre et tout ce qui pend à L'Histoire, nous aimons mieux le vide et nous applaudissons à son avènement, il est la joie qui nous éclaire à l'heure où nous devons mourir.

Ainsi nous approuvons l'irréparable, notre vengeur suprême, la clameur d'agonie des nations est la musique de nos funérailles, l'ordre et ses défenseurs se désassemblent sous nos yeux et nous les fermerons quand ils seront en cendres, nous mourrons les plus consolés d'entre les hommes, parce que nous avons été les seuls à renoncer aux œuvres de mensonge, dont les fidèles se repaissent.

Nous sommes punis de n'avoir brûlé ce que nous adorâmes, mais nos petits neveux, après la catastrophe, adoreront tout ce que nous avons brûlé. Nous semblerons alors de méchants fous, nos dieux autant de monstres, nos dogmes des horreurs et nos impératifs des cauchemars, on se demandera si nous ne fûmes pas des possédés et l'on aura raison, car il faut être possédé pour ramper devant ce que nous divinisons.

La maladie et le mensonge informent mystères et le tissu de nos légendes paraît un délire, mais nous ne sortirons que foudroyés de ce fumier spirituel, fait à l'image de nos fleuves pollués, nous sommes devenus impurs à force de hennir après la pureté, nous avons rétabli le sacrifice humain et tel est égarement que nous ne concevons nos actes.

Que peut-il désormais nous arriver de pire que de subsister tels que nous sommes ? Le néant même est-il encore à la mesure de nos crimes et ne reméritons-nous cette mort, qui ne suffit à les éteindre ? Le vide est bon, le vide est saint et ceux qui voudraient qu'il fût consubstantiel au mal, souhaitent de perpétuer le mal et d'être perpétués par le mal sur Terre.

Un monde qui fût demeuré païen, n'aurait pas violenté la nature. Les Paganismes la jugeaient divine, ils adoraient en règle générale les arbres et les sources; au lieu du temps, que les religions prétendues révélées placent au centre de leurs dogmes, les Paganismes roulaient sur l'espace et, sauf exception, ils préféraient la mesure à la transcendance et l'harmonie à toute chose.

Les religions, qui se disent révélées, ont établi sur nous le fanatisme et la chrétienne le poussant à bout, a divinisé la folie, glorifié l'incohérence et légitimé le désordre, au nom d'un plus grand bien. Tant que ces thèses effroyables ne disposèrent que des moyens sans portée, les hommes s'en accommodèrent, mais depuis que nos œuvres leur répondent, nous éprouvons l'énormité de nos impératifs et, plus encore, leur démente.

L'idée de l'incarnation est la plus monstrueuse et l'avenir y cherchera la cause efficiente de nos paradoxes insolubles, l'un de ses aboutissements est le viol de la nature, auquel la transcendance nous prépare et que la haine de ce monde légitime : il ne faut jamais oublier qu'aux yeux des Chrétiens, Monde, Chair et Diable forment une anti-Trinité.

Qu'importe si les Chrétiens à la mode refusent de souscrire aux thèses que j'énonce, et que, leurs théologiens en tête, ils cherchent à se soustraire à leurs conséquences ! Ils n'ajouteront qu'au désordre et dans le labyrinthe de leurs paradoxes, ils ne s'égareront que mieux en voulant réparer l'irréparable.

L'irréparable est fait, l'esprit de démesure et qui fut celui de l'Église, est à présent celui du monde, la verticalité des dogmes achève d'éclater dans tous les sens et se communiquant à l'étendue, altère ses dimensions. Il se trouva naguère des penseurs pour se louer de cet ébranlement, il s'en trouva parmi les gens d'Église et qui glorifièrent le viol de l'œcumène, en l'espérance d'une spiritualité nouvelle.

Or, c'est à l'animalité que nous nous acheminerons et c'est à l'inhumanité que nous butons, malgré les homélies et malgré les professions de foi, nous nous prenons à tort pour des pécheurs et nous ne sommes que des automates spermatiques : l'homme n'est pas et l'homme n'a jamais été ce que l'Église nous enseigne. Il faut et redéfinir l'homme et repenser le monde, mais il est désormais trop tard ne fût-ce que pour y songer.

Nos descendants, après la catastrophe, réduits à quelque fraction infime de l'humanité présente, honoreront les sources et les arbres, ils marieront la Terre avec le Ciel, ils jugeront l'idée de sacrifice abominable et l'idée de la transcendance, sacrilège, ils restaureront tout ce que les religions révélées ont aboli : la prostitution sacrée et la promiscuité rituelle, le culte de la génération et l'adoration de ses symboles, la hiérogamie et les saturnales.

Ils prendront l'homme pour ce qu'il n'a cessé d'être et non pour ce qu'il devrait être, ils n'iront pas rechoir dans les illusions du prophétisme, ils renonceront à parfaire un automate imperfectible, ils concevront que la spiritualité n'est pas le lot du nombre et que l'erreur est de communiquer un même enseignement à tous, à l'instar des religions prétendues révélées.

Il vaut mieux que la plupart restent idolâtres et charnels, le mal prélude à partir du moment où nous les en blâmons et les forçons à nous mentir en se mentant, il vaut mieux que les simples associent les divinités à la jouissance qu'à la pénitence et que l'orgasme soit pour eux ce qu'est la transsubstantiation pour les Chrétiens.

Voilà des siècles et des millénaires que nous faisons fausse route et maintenant il faut payer, le désabusement ne suffit à nous rédimier et nous ne sommes en possession de retrouver le Paradis que nous perdîmes, avant que d'épuiser ce que l'Enfer a de plus chaotique et de plus ténébreux.

Nous sommes restés à présent encore tellement aveugles que nous aimons d'amour ceux qui persistent à nous égarer, nous leur pardonnerons toujours malgré leurs crimes et leurs fautes, nous adhérons toujours à leur enseignement absurde et nous marchons sous leur houlette comme s'ils fussent des bergers et nous, de méprisables animaux.

Et pourtant ils nous conduiront au précipice, ces hommes infaillibles et que nous réputons divins, voilà des générations qu'ils se méprennent et nous nous refusons à le comprendre, nous leur sacrifions nos intérêts et jusqu'à notre honneur, nous leur immolerons bientôt notre avenir. L'Histoire connaît peu de folies aussi prononcées.

Les survivants de la dernière catastrophe méditeront sur notre aveuglement, ils y verront l'annonce de la fin à quoi nous sommes destinés, ils y discerneront une logique, dont nous ne soupçonnons l'enjeu.

C ar nous ne sortons pas de la logique et dans cet univers, de plus en plus absurde selon l'apparence, nous ne nous demandons plus si nous avons mérité le sort que nous ne pouvons éluder, ce sont nos traditions qui nous y préparent, ce sont nos idées qui nous y dévouent, c'est notre obéissance qui nous y rengage après un sursaut de révolte, ce sont nos habitudes qui nous y destinent après un dépaysement sans lendemain.

Ainsi nous voulons ce que nous voulons, dans la mesure où nous nous concevons nous-mêmes, et nous voulons ce que nos maîtres veulent et fût-ce à notre place. Nous ne pouvons improviser, alors que l'intérêt nous le commande, et nous nous ramassons, plus résolus, à l'entour de ce qui nous désassemble.

Nous n'osons rompre d'avec ce qui nous entraîne et nous nous imaginons que le sacrifice opère des miracles. Allais-je dire que nous nous sacrifions? Les convenances étaient infailibles et nous n'y manquons en temps et lieu, nous nous immolerons pour nos dieux morts et nos idoles vermoulues, cet acte nous revêt d'importance à nos yeux et dès l'instant que nous saignons pour une cause, nous lui faisons crédit sans regarder à ce qu'elle renferme.

L'idéal prend la place de l'instinct et le penchant à mourir innombrables, qui saisit les poissons et les insectes, les rongeurs et les ruminants, s'emparera de nous à travers l'idéal, commis à nous donner le change.

C'est au moment où nous nous sentons les plus estimables et les plus désintéressés, c'est au moment où nous brûlons pour ce qui nous entraîne et rêvons d'immortalité, que nous nous dépouillons de ce qui nous rendait humains et que nous descendons la pente. Voilà bien le tragique de l'affaire et la suprême abjection, qui nous attend d'un jour à l'autre.

Nous n'échappons aux lois du genre et ces lois, à leur tour, renvoient à celles qui régissent les sociétés animales, la clef de nos conduites nous l'inventerons dans les abîmes sous nos pieds, jamais au-dessus de nos têtes. L'idéal est le reflet de l'instinct et, parût-il son antipode, sa force est en l'ignominie de sa genèse comme en le plaisir que nous éprouvons à nous livrer à nos penchants sous un prétexte noble, nous demandons à l'idéal de colorer l'orgasme et de couvrir l'affaissement dont l'orgasme est suivi.

L'homme jouit de tout et même de s'offrir pour être consommé.

Nous sommes condamnés et ceux qui parmi nous le savent, ne peuvent plus se faire entendre. Et quand ils le pourraient, ils aimeraient mieux garder le silence. A quoi bon désormais prêcher les sourds et désabuser les aveugles ? Les empêcherons-nous de persévérer dans le mouvement qui les emporte ?

Nous allons droit à l'avenir le plus horrible, cet avenir préludera du jour au lendemain, nous nous y trouverons plongés, sans même entendre à ce qui nous arrive, il ne nous restera plus qu'à mourir désespérés en l'univers inhabitable. Les hommes se faisaient la guerre pour la possession du sol, ils s'entr'assommeront demain pour accéder à la possession de l'eau. Quand l'air nous manquera, nous nous égorgerons afin de respirer au milieu des ruines.

Nous attendons que la science opère des miracles et nous en exigerons bientôt l'impossible, mais elle est dépassée par nos besoins et jamais plus elle n'y suffira, nous sommes plusieurs milliards de trop à demander le Paradis sur Terre et c'est l'Enfer que nous rendons inévitable, notre science aidant, sous la houlette de nos bergers imbéciles. Notre avenir dira que les seuls clairvoyants étaient les Anarchistes et les Nihilistes.

C'est au moment où l'homme touchait au bonheur et qu'il entrevoyait un avenir sans maladie et sans famine, sans corvée ni terreur, à l'aube même de ce siècle, c'est à ce moment- là que s'est produit l'irréparable et que les forces du passé sont revenues, plus triomphantes que jamais, portées par le flot d'hommes en surnombre.

Il aura suffi de deux générations pour que la population de l'univers doublât, il a suffi de trois pour qu'elle triple, elle ira septuplant durant la quatrième et nos autorités religieuses et morales, prises de court, n'ont su que divaguer et chercher à gagner du temps, en brouillant l'énoncé de nos problèmes: ce crime ne leur sera jamais pardonné, car elles seront criminelles devant l'avenir, elles ont préféré leur établissement au bonheur de l'espèce humaine et quand elles pouvaient désabuser les nations et leur communiquer l'esprit de nos moyens, elles n'auront servi qu'à mieux les égarer et qu'à les désarmer si lamentablement que rien n'égale désormais notre impuissance.

Et c'est pourquoi les Anarchistes et les Nihilistes ont raison, ils ont raison de vomir l'ordre prétendu moral, l'ordre pour le chaos au nom de la morale.

Il nous faut une Révélation nouvelle et qui proclame la caducité de celles que nous observons. Mais celles que nous observons sont là, leur poids de mort s'allie à la Fatalité qui nous écrase, ordre et chaos forment un tout que nous ne parvenons à rompre.

Les Anarchistes et les Nihilistes sont les derniers hommes raisonnables et sensibles parmi les sourds, qui marchent, et les aveugles qui militent, mais il ne suffit pas d'avoir raison au siècle d'à présent, ni de sentir, pour changer quoi que ce puisse être. Il faut remplacer l'ordre par un ordre et non par un désordre, et la morale par une morale et non par l'immoralité, comme la foi par une foi, non par un vide seulement, et les dieux morts par les divinités qui naissent.

Nous n'avons pas besoin d'agitateurs, nous avons besoin de prophètes, nous avons besoin de génies religieux à la mesure de ces temps, à la mesure de nos œuvres, car tous ceux dont nous révérons le souvenir et sans en excepter aucun, sont dépassés. Ils sont tous dépassés et ceux qui s'en réclament, les trahissent. Nulle tradition ne nous protège contre l'avenir, car l'avenir n'a pas de précédent et l'univers n'a plus d'asile.

Car la plupart des hommes n'étant pas sortis de la petite enfance, il leur faut une Révélation, et pour les moindres actes de leur vie, ce sont les dieux qui doivent, en dernier ressort, les exhorter à n'être pas féconds, si la fécondité menace la survie de notre espèce : ni les pouvoirs civils ni les académies pleines de savants en renom n'auront jamais l'autorité que les dieux seuls ramassent sur leur tête.

Or, nos dieux prêchent ou la continence ou la fécondité, nous ne voulons de l'une ni de l'autre, nous voulons que la chair ait droit à son plaisir en tant que tel et que ce plaisir devienne agréable aux dieux autant qu'aux hommes. Nous voulons que les dieux soient associés au plaisir et que les hommes croient les honorer, lorsqu'ils le prennent.

Il nous faut une Révélation nouvelle et pour un nouveau Paganisme, un nouveau Paganisme sauvera le monde que les religions prétendues révélées égarent dans le labyrinthe de leurs paradoxes, ces paradoxes désormais insoutenables, ces paradoxes désormais illégitimes, ces paradoxes désormais absurdes. C'est la fécondité, non pas la fornication, qui détruit l'univers, c'est le devoir et non pas le plaisir.

Au lieu d'attendre que les hommes soient majeurs et nous ne savons si jamais ils se décideront à l'être; au lieu de chercher à les éclairer sur des problèmes insolubles et sur des paradoxes indéfinissables, que ni les savants ni les raisonneurs ne résoudreont et ne définiront; au lieu d'en appeler à cette conscience, qu'ils n'ont pas; au lieu d'en appeler à cette bonne volonté, qui n'est qu'un fanatisme; au lieu d'en appeler à cette bonne foi, qui n'est qu'un autre fanatisme; au lieu d'en appeler à cette bonne foi, qui n'est qu'une hallucination approuvée; au lieu d'espérer le miracle et c'est à quoi revient en somme tout ce qui précède, il faut agir comme si tout devait mourir, il faut se préparer à survivre à la catastrophe, il faut songer aux restes qui subsisteront au sein de l'univers inhabitable, il faut considérer la masse de perdition comme étant irrémédiablement perdue et ne plus raisonner en tenant compte de son existence provisoire.

Ce que j'avance, paraît inhumain, mais inhumain le siècle le sera de plus en plus et les sermons ne modifieront pas ce caractère, les hommes auront beau se presser dans les temples, les temples finiront par s'écrouler sur la tête des fidèles, dans l'ombre de la mort commune.

Le siècle voudrait tout choisir et c'est pourquoi nous n'avons pas de style, le siècle voudrait tout comprendre et c'est la raison pour laquelle il ne sort plus du labyrinthe, le siècle voudrait même humaniser la masse de perdition en tant que masse et c'est pourquoi nous allons au carnage planétaire.

Nous voulons l'impossible et nous n'aurons sous peu l'ombre du possible, nous débarquerons sur la lune et nous boirons nos déjections ici bas, nos enfants mangeront demain des choses réputées immondes, la vie qui nous attend est tellement absurde et tellement horrible, que les meilleurs préféreront la mort et la folie et le chaos à l'ordre, un ordre pour la mort seconde et la folie perpétuelle et le chaos organisé.

L'ordre à venir sera de beaucoup le plus inhumain qui se soit jamais vu, le plus savant à nous mentir et le plus infailible à nous tromper, un monstre tiède et méthodiquement informe, mystérieux et plat, fuyant et despotique, et toujours dévorant sans laisser d'être insaisissable. Le pis est qu'après nous avoir leurrés, il ne nous empêchera pas d'être abîmés, car s'il peut abuser de nous, il est encore la faiblesse même.

Nous n'éviterons pas les abus de cet ordre et l'ordre ne nous évitera pas le chaos ni la mort, c'est la logique de la situation et nous éprouvons que cinquante siècles nous y destinaient.

Les pires d'entre les humains sont les plus insouciantes désormais, l'état de nos affaires leur permet de se railler des justes et des saints comme des savants et des philosophes, les pires d'entre les humains triomphent sans conteste et, selon l'apparence, ils n'ont pas même tort, ils peuvent se moquer impunément des formes qui se désassemblent et des valeurs qui se décomposent en un désordre envahissant. Ils peuvent s'appuyer de l'ordre, ils peuvent s'élever sur tout à l'heure où tout menace de sombrer, ils peuvent s'estimer afin d'avoir choisi la face d'ombre et de mourir les vainqueurs de la fête, ils auront eu leur récompense.

Nous n'avons plus les moyens de nous en défendre, ils suivent le courant qui mène au précipice et nous, nous cherchons à le remonter, seuls à ramer contre le fil de l'eau, seuls à nous opposer à l'ordre et seuls à persévérer dans le refus d'être, d'être ici-bas les instruments de la facilité parmi la légion, victime de leurs impostures.

Nul ne nous a dit la vérité, la vérité n'a plus de défenseurs sur Terre, elle est trop difficile à concevoir et ceux qui la pénètrent, seront de moins en moins nombreux.

Le siècle a vu la mort des idées claires et distinctes, nous ne nous entendons sur rien, hors les sous-entendus, les convenances et les intérêts, partout ailleurs les équivoques auront le champ libre. Nous ne nous entendons sur rien et même nous ne croyons plus à rien. Il faut pour croire de nos jours à quelque chose, être un halluciné.

Tous nos plus excellents esprits sont devenus tragiques, cela démontre qu'ils n'ont plus de foi. La religion n'est qu'un élément de l'ordre et qui pis est, d'un ordre pour le chaos et la mort, ceux qui s'efforcent de la vivre seront les hérétiques de demain et demain l'hérésie attestera la foi redevenue sincère.

Nous allons en cent lieux à l'éclatement des systèmes, puis au fourmillement des sectes, mais nous ne serons pas sauvés par la ferveur de quelques-uns ni par la spontanéité de quelques autres. Il est déjà trop tard, nous sommes entrés dans le tourbillon, nous n'échapperons plus à ce qui nous entraîne et nous nous savons condamnés.

Lorsque j'entends nos prétendus spirituels nous asséner leurs platitudes, et lorsque je vois une foule, moins d'hommes que de ruminants, prêter l'oreille à ces niaiseries, j'éprouve que nous devenons stupides et que nous méritons le sort qui nous est réservé.

Je sais que tous ces ruminants font leur devoir de bêtes, qu'ils tirent la charrue et qu'ils saillissent, qu'ils cornent et qu'ils vèlent, qu'ils donnent à l'État leur lait et quelquefois leur viande, mais je voudrais enfin qu'ils s'avisassent de s'humaniser et de se demander si ce qu'on leur enseigne ou prêche, vaut le diable ?

Comment se peut-il qu'ils ajoutent foi, ne fût ce que par habitude, à ce ramas de fables à dormir debout ? N'ont-ils pas honte d'être là, ne sentent-ils point qu'ils se déshonorent et que la politesse en ces matières n'est plus qu'un aveu de faillite ? Le confort intellectuel qu'ils cherchent est introuvable désormais, et nulle tradition ne le leur assure, il n'est que la stupidité qui soit à même de nous le valoir.

Et sommes-nous tombés si bas pour que les Chefs d'État, en mal de légitimité, se mêlent au troupeau, jouant la comédie aux ruminants qu'ils mènent paître ?

Si les gens n'espéraient plus en rien et ne croyaient à rien, ils refuseraient aussitôt de multiplier leur semence et nos problèmes seraient résolus en une génération ou deux par le dépeuplement universel.

Ce que j'avance là, je ne suis pas le seul à le prétendre, mais s'il en est qui pensent comme moi, combien l'oseraient-ils l'écrire ou mieux le professer du plus haut d'une chaire, allant jusqu'à le proclamer à son de trompe ? Et quel gouvernement tolérerait-il un enseignement de cette espèce ? Et quelle religion de semblables homélies ? Ils nous demandent instamment d'espérer et de croire, nous devons espérer n'importe quoi, pourvu d'espérer quelque chose, nous devons croire et fût-ce ce que nous voulons, pourvu de croire à quelque chose, nous sommes libres de former un choix entre les baliverneries à notre convenance, à charge qu'elles soient stupides.

Or, toutes les fins que s'assigne l'espérance et tous les objets que la foi se donne, ont en commun de l'être, d'être stupides à jamais et maintenant, de plus, impardonnables, car nous ne pouvons rester imbéciles une génération de plus parmi des moyens devenus plus libres que nous-mêmes.

Lorsque les gens seront persuadés que leurs enfants seront plus malheureux que ceux qui les engendrent et leurs petits-enfants plus malheureux encore. Lorsqu'ils seront persuadés qu'il n'est plus de remède en l'univers, que la science ne fera pas de miracles et que le Ciel est aussi vide que leur bourse, que tous les spirituels sont des imposteurs et tous les gouvernants des imbéciles, toutes les religions dépassées, toutes les politiques impuissantes, ils s'abandonneront au désespoir et végèteront dans la mécréance, mais ils mourront stériles.

Or, la stérilisation paraît la forme que le salut prend et sans le désespoir et sans la mécréance, les hommes ne consentiront jamais à devenir stériles, les femmes moins encore. C'est l'optimisme qui nous tue et l'optimisme est le péché par excellence.

Le refus d'espérer et le refus de croire entraînent infailliblement le refus d'engendrer, c'est une liaison que l'on s'efforce de nier et même ceux qui voudraient dépeupler le monde, avant qu'il soit trop tard, n'oseront professer cette relation de convenance. Voilà pourquoi nul n'agit sur les causes et déplorât-il les effets qu'elles entraînent et par de fatales conséquences.

Les peuples pauvres n'arrêteront plus de rester pauvres et tous les appels à la charité ne remédieront plus à leur misère, les peuples malheureux sont des abîmes où les secours des peuples nantis s'évaporent. Seul le dépeuplement - et ce n'importe les moyens - les sauverait de l'indigence.

Mais leur orgueil national y met obstacle, il faut encore ménager ces hommes de néant et qui, dans leur délire, estiment qu'ils auraient des droits, malgré leur impuissance. En vérité, ceux qui les encouragent à persévérer dans ces illusions, au nom d'une spiritualité de balle, ajoutent au désordre et leur préparent l'avenir le plus horrible.

Il vaudrait mieux leur enseigner dès maintenant que ceux qui périront de faim seront bouclés dans la famine, et plus tôt qu'on ne pense, la bonne volonté ne suppléant au défaut d'excédents, ni même dans les pays que nous réputons encore riches, je dis encore, parce que leur opulence est à la merci d'une guerre.

Après la guerre, nous serons tous ruinés et nous ne pouvons éviter la guerre, parce que l'ordre, que nous maintenons, achèverait de se dissoudre en une paix mortelle à ses impératifs comme à ses raisons d'être.

Nulle spiritualité ne prévaudra sur la biologie et sur l'écologie, tous les spirituels sont dépassés, il n'est aucune différence entre les sorciers et les prêtres, nous sommes aussi méprisables d'aller consulter les uns que de porter respect aux autres.

Les lois de la nature se moquent aussi bien des exorcismes que des oraisons et, maintenant que l'on apprend à mieux connaître les premières, on se rend criminel de les enfreindre et doublement si c'est pour l'amour des seconds. Le refus de sacrifier aux dieux et d'honorer leurs prêtres, en vérité, ne fera plus mourir personne, mais l'ignorance de l'écologie et le dédain de la biologie préparent à l'espèce entière les lendemains les plus tragiques.

Nos religions sont des pestes et les pouvoirs qui les appuient, des conjurations d'empoisonneurs. Notre spiritualité n'est qu'une masturbation des facultés mentales, nous avons besoin désormais de toutes nos ressources, si nous voulons repenser le monde, un monde où l'homme est le seul maître de la vie et de la mort, le seul, dis-je, que l'on m'entende bien, car l'alibi métaphysique achève d'expirer et nous ne pouvons nous cacher après notre impuissance.

Combien de temps pourrons-nous nous tromper encore ? Tous les délais expirent, le nombre des humains s'enfle comme une mer où les orages vont se déchaîner, le sol épuisé lasse nos efforts, l'eau manquera partout et l'air se raréfie déjà, les aliments ont toujours moins de consistance et les déchets encombrant l'œcumène, en empoisonnant toute chose.

L'heure de vérité sera-t-elle aussi celle de notre agonie ? Qu'allons-nous opposer à notre mort ? Les ordonnances de nos Chefs-d'État ou bien les oraisons de nos spirituels ? De quoi nous servent-ils, ces parasites et ces fauteurs de désordre ? Les uns nous mènent à la dissolution, les autres les bénissent en nous exhortant et les exhortent en nous bénissant.

Nous allons au chaos d'un pas égal, le cœur plein d'espérance, rêvant au Pays de Cocagne, dont la science ira gratifier nos trente milliards d'enfants et de petits enfants, à l'heure où les cent nations ne formeront plus qu'un seul peuple et les trois races n'en feront plus qu'une. Combien de temps pourrons-nous nous tromper encore, en espérant l'avènement de l'impossible, au mépris de notre évidence ? Car l'homme ne sera pas dépassé, quoi qu'il arrive.

Nous sommes déjà trop nombreux et comme les miracles ne sont pas dans l'ordre, on ne pourra jamais donner aux sept milliards d'hommes, que nous serons peut être en l'an DEUX MIL, ce que nous n'assurons présentement à la moitié : l'idée paraît claire et distincte, mais de nos jours, les idées claires et distinctes ne sont plus à la mode.

L'esprit européen a perdu son tranchant avec sa cohérence, il a prouvé qu'il n'était pas à la mesure de ses œuvres en les communiquant au reste des humains. Les Africains et les Asiatiques n'attachent pas le même sens aux mots qu'ils nous empruntent et leur vengeance est de nous faire douter de nous-mêmes, en se servant de nos vocabulaires.

L'Europe est riche et faible, l'Histoire nous enseigne que le devoir du riche est d'être plus fort que le pauvre ou de s'attendre au pire. Nos spirituels et nos intellectuels éprouvent cependant un sentiment de culpabilité si prononcé, qu'ils persévèrent dans l'erreur, qui les enivre, parce qu'elle est généreuse, ils craignent de tomber dans le Racisme, en cas de désabusement. Je suis persuadé que nous nous désabuserons trop tard et que le Racisme a de l'avenir.

Nous n'éviterons ni la Faim ni le Racisme, ceux qui prétendent le contraire nient l'évidence ou cherchent à nous égarer. Je n'en veux pas à l'homme de la rue, de plus en plus indifférent et qui s'estime satisfait, l'industrialisation lui procurant les apparences du bonheur, ce bonheur fût-il provisoire.

Je n'en veux pas à l'homme de la rue, ce malheureux par destination et qui ne se réveillera qu'au fort du cauchemar. Mon livre ne s'adresse pas à lui : je parle aux jeunes gens, qui, dans les universités, s'insurgent contre la morale et l'ordre, ces jeunes gens font peur à trop de monde et nous savons que si la guerre éclate, ils mourront les premiers.

Je parle à ces victimes rituelles, que l'ordre pour la mort finit par immoler, par immoler au nom de la morale, d'une morale que le sacrifice informe et que le sang retrempe.

Je les éclaire sur le pourquoi de leur insurrection et je la légitime même, je les approuve donc et, cependant, je leur conseille d'obéir en dernière analyse, car il ne suffit pas d'avoir raison, raison pour tous les âges à venir, encore est il besoin de survivre au présent et de durer jusqu'au moment où l'avenir prélude.

Il n'est pas bon d'avoir raison trop tôt en l'univers où nous ne sommes toujours pas contemporains les uns des autres. Il n'est pas bon d'avoir raison trop tôt et de mourir honteusement, par voie de conséquence.

Les Africains et les Asiatiques ont découvert le Nationalisme, et le Racisme ne leur est pas étranger. Ces hommes marchent sur nos traces et si nous attendons qu'ils veuillent se désabuser, nous deviendrons leurs serfs ou leurs victimes, nos femmes, leurs prostituées et nos biens, leur dépouille. Ils ne nous pardonneront pas de les avoir humiliés, sans les avoir exterminés ensuite. Ils ne nous pardonneront pas de les forcer à s'abdiquer eux-mêmes. En l'espoir de nous vaincre, ils nous vaincront.

Si nous avons raison trop tôt, ils s'aident à la fois de nos spirituels, sous l'ombre de l'œcuménisme, et de nos intellectuels, sous le manteau de l'objectivité: nous sommes perdus, si nous tombons dans le piège.

Nous parlons de fraternité, nous oublions que ceux d'en face sont des mendiants et des vengeurs, laids, malsains, vicieux, cruels et despotiques, plus méchants que les pires d'entre nous et plus menteurs que nos sophistes les plus décidés.

Et c'est pourquoi l'ordre, que nous abominons, et la morale, que nous méprisons, l'ordre caduc et la morale irrecevable que nous n'avons toujours su remplacer ni l'un ni l'autre, nous allons les défendre, hélas ! les armes à la main.

Car ceux d'en face se préparent à nous attaquer, au nom de la morale indéfendable et sous les étendards de l'ordre condamné. Je le demande à tous : qu'allons-nous opposer à ces Barbares ? La tolérance et le laxisme ? Ils nous écraseraient, en se riant de nous. Et si nous marchons au-devant de leurs armées, ornés de fleurs et les mains nues, en leur prêchant la paix, ils feront comme les Mongols au Moyen- Age, quand trente mâles pèlerins bouddhistes désarmés s'offrirent à leurs coups, en l'espérance de toucher leur cœur. Ils les exterminèrent tous, après un moment de surprise.

Et quand on me dirait que les Mongols sont devenus bouddhistes, je répondrais à cela que les pèlerins sont morts. Puisqu'il nous faut mourir, ne tendons pas la gorge et ne mourons pas dupes de nos sentiments, prouvons à nos contraires que nous sommes leurs égaux par la vaillance et traitons-les comme ils nous traiteraient, vaincus.

Nous ne nous entendrons sur rien, parce que nous allons manquer de tout, nous n'éviterons ni la Faim ni le Racisme et nous ne pourrons nous soustraire à l'une qu'en nous abandonnant à l'autre, nous nous ferons un jour Racistes pour manger, nous serons hommes de besoin au pire sens que le mot prend, nous serons Matérialistes et Racistes.

Les deux principes vont s'unir, comme s'unissent de nos jours le Nationalisme et le Socialisme. Car les idées jouent à présent avec les hommes, devenus stupides, les hommes croient choisir et ce qu'ils ont choisi les avait prévenus, les peuples ne sont plus que les jouets de leurs idées et les objets de leurs moyens, jamais ils ne parurent plus esclaves, jamais mieux possédés ni mieux aliénés et les profonds cyniques, qui les mènent, ne sont pas moins stupides que leurs sujets ruminants.

Nul ne voit clair, parce qu'il n'est plus d'idées claires ni distinctes, nous allons à la catastrophe et tous les chemins nous y mènent, nous sommes à présent toujours plus excédés de paradoxes, nous cherchons la simplicité, nous ne la trouverons que dans la mort et c'est pourquoi demain la mort ne fera reculer personne.

Nos maîtres sont des amuseurs ou des sophistes, des exorcistes ou des endormeurs, ils cherchent à gagner du temps sur le chaos et sur la mort, mais ils n'empêchent plus l'irréparable et nous allons droit à la catastrophe.

Les idées les plus meurtrières nous attendent au passage et nous ne sommes plus à même de les éluder, quand les besoins nous prendront à la gorge. Et pour nous métamorphoser en fauves, nous approchons du bord fatal, et dès que nous y serons confrontés, nous abdiquerons toutes nos illusions humanitaires et nous culbuterons nos adversaires dans le précipice.

L'extermination sera le dénominateur commun des politiques à venir et la nature s'en mêlant, ajoutera ses fureurs à la nôtre. La fin du siècle verra le Triomphe de la mort, le monde accablé d'hommes se déchargera du poids des vivants en surnombre, il ne subsistera pas d'île où les puissants pourront se dérober à l'enfer général qu'ils nous préparent et le spectacle de leur agonie sera la consolation des peuples qu'ils ont égarés. L'ordre futur sera le légataire universel de nos faillites et les prophètes, au milieu de nos ruines, rassembleront les survivants.

Tout ce qui nous arrive était prévu de longue date et ceux auxquels la Tradition n'est pas étrangère, savaient ce monde condamné, mais ils ne trouvaient pas d'oreilles pour se faire entendre.

Le cœur de l'homme n'a pas varié, le cœur de l'homme est pareil à la mer profonde et ténébreuse, les changements n'ont lieu qu'à la surface où notre sensibilité réfléchit la lumière, mais quand nous descendons, nous retrouvons ce qui fut et sera : la philosophie n'y pénètre guère et seule la théologie a les clés de l'abîme.

Notre théologie fut l'aberration par excellence et nous en expions les crimes et les fautes : elle avait vomé la nature et la nature s'est vengée. Nous sommes des antiphysiques et nos religions prétendues révélées n'auront su que bâtir le tombeau de l'espèce. La folie de la croix est à présent celle de l'homme, la volupté du sacrifice est la dernière à la mesure de nos œuvres, le goût de mort sera la consommation de nos idées.

Dans le chaos, où nous nous enfonçons, il est plus de logique que dans l'ordre l'ordre de mort où nous nous confirmâmes tant de siècles et qui se désassemble sous nos pas automatiques.

Nous entrons dans la nuit, où tout se désassemble, et nous ne pouvons déjà plus regarder en arrière, où les clartés achèvent de s'éteindre. Nous sommes seuls avec nos idées et nos œuvres, à la merci de leur commune démesure.

Il faut marcher pourtant et nous ne sommes maîtres de nous arrêter, nous avons perdu le chemin et quand nous languissons, c'est le chemin qui nous entraîne. En vérité, nous sommes justement punis de n'avoir repensé le monde. Le monde nous échappe à l'heure où nous l'humanisons, il nous échappe parce que nous ne nous concevons nous-mêmes et nous ne nous concevons plus, de peur de profaner ce que nous révèrions encore.

La profanation nous eût sauvés, le courage intellectuel eût mis empêchement à la fatalité, devenue notre quintessence : les Anarchistes et les Nihilistes voulaient faire table nette et l'avenir leur donnera raison. Mais l'ordre les écrase et les écrasera. Tant qu'il subsiste, l'ordre qui nous protège nous protégera de la subversion non du chaos ni de la mort, auxquels il nous enjoint de marcher en serrant, les rangs, les uns contre les autres, au pas de charge et dans la nuit que nous allons ensanglanter bientôt.

Les jeunes gens ne peuvent plus sauver le monde, le monde ne peut plus être sauvé. L'idée de salut n'est qu'une idée fausse et nous devons payer nos erreurs innombrables. Il est trop tard pour réparer quoi que ce soit. L'heure des réparations expire et celle des réformes cesse.

Les plus heureux mourront en combattant et les plus misérables entassés au fond des caves ou s'accouplant dans les brasiers, afin de tromper l'agonie, l'orgasme aidant. Le monde ne sera qu'un hurlement de douleur et d'extase, où les plus purs d'entre les hommes n'auront que la ressource de s'entr'assommer pour ne pas se mépriser eux-mêmes. Le choix de l'agonie sera le dernier qui nous reste et cela viendra plus tôt qu'on ne pense.

Du jour au lendemain nous serons rués dans le précipice et là, nous nous réveillerons, ne fût-ce que le temps de sentir que nous expirons. Alors nous reverrons ce que les Conquistadors du Nouveau Monde virent, lorsque des tribus entières se jetaient du haut de leur montagne, à leur approche, à seule fin de prévenir l'horreur inévitable, en trompant la mort avec elle-même...

Heureux les morts ! et malheureux trois fois ceux qui, pris de folie, engendrent ! Heureux les chastes ! Heureux les stériles ! Heureux même ceux qui préfèrent la luxure à la fécondité !

Car, à présent, les Onanistes et Sodomites sont moins coupables que les pères et les mères de famille, parce que les premiers se détruiront eux-mêmes et que les seconds détruiront le monde, à force de multiplier les bouches inutiles. Honte aux spirituels, qui nous obligent à les révéler et nous enseignent à déraisonner ! Nous serions moins misérables et moins ridicules, s'ils n'étaient point ces prêcheurs de fumée et ces consolateurs de balle. Ils ne nous servent plus de rien, après n'avoir servi qu'à nous tromper sur nous, sur eux et sur notre évidence.

On punit les faux monnayeurs et l'on épargnerait ceux qui ne vivent qu'en accréditant les idées fausses ? La tolérance est une duperie et le respect n'est qu'un délire, nous sommes payés pour l'entendre et nous payerons. Avant que de sombrer dans la fournaise, nous enverrons ceux qui nous mènent à la mort, nous aplanir les chemins qu'ils ne nous évitent, puis ce sera la consommation.

**Les œuvres complètes d'Albert Caraco
sont en cours de publication
aux
Éditions de l'Âge d'Homme
à Lausanne (Suisse)
10, rue de Genève CH-1000 Lausanne**

Tél : 021 312 00 95 - EMail : <http://www.lagedhomme.com>

France :

L'Âge d'Homme

5, rue Férou

75006-Paris

01 40 51 71 02

Courriel : contact@lagedhomme.com